

Larson

L'art "outsider" *Handicap, quel handicap ?*

Arno p.8 Primero p.12 Charles p.16 Ô-Celli p.19 Gil Mortio p.20

Concerts, festivals... toujours plus chers ? p.26 The CLUB p.28 Make Techno Queer Again ! p.32



Périodique : 5 € par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X



LA COCÔF PRÉSENTE:



23 SEPT.-16 OCT.

FRANCOFAUNE

HOSHI
ISHA
(CARTE BLANCHE)
KLÔ PELGAG
ROKIA BAMBA
(CARTE BLANCHE)
ORCHESTRE
TOUT PUISSANT
MARCEL DUCHAMP
LISA LEBLANC
ALEK ET
LES JAPONAISES
BON ENFANT
MOCKE
(CARTE BLANCHE
AVEC E. PARRENIN)
LES FLEURS DU SLAM
SÈCRÈTES SESSIONS
LOU K
PELOUSE
CLÉMIX
LUX MONTES

AN PIERLÉ
IN HET FRANS
KT GORIQUE
PI JA MA
ML
GNIGNIGNIGNI
(CARTE BLANCHE)
EESAH YASUKE
LONNY
LE NOISEUR
MARTIN LUMINET
GRAVAS
MÉLANIE ISAAC
ONHA
MAXIME BODSON
FIVE
JOEY ROBIN HACHÉ
SHELDON
LIMS A D'AULNAY
GUTTI
ÉTIENNE COPPÉE

CROLLES
NERVEUZE
ZEDIE
LES HOMMES-BOÎTES
BENOÎT TRANCHAND
FORCE ÉTERNEL
JULIA PERTUY
BLEUROISE
KIPILI
MUYO
INTERDÉPENDANCE
FÉLICIEN LIA
MONA
LISA DUCASSE
LA MAJA
UN PEU DE COURTOISIE
DUMB
ROSE DE CHIEN
...

BXL – BIODIVERSITÉ MUSICALE – FRANCOFAUNE.BE



© Philippe Dubois



MARNI JAZZ FESTIVAL 2022

17th EDITION
#VOICES. LADIES
20 > 24.09

20.09 > NAÏMA JORIS

« Tribute to Daniel Johnston » new CD

21.09 > VERONIKA HARCSA : DOUBLE BILL

Veronika Harcsa - Bálint Gyémánt Quartet
« About Time » new CD + Netx.Ape

22.09 > BARBARA WIERNIK "ELLIPSE" new CD

23.09 > AN PIERLE QUARTET

24.09 > MANOU GALLO « Aliso »

theatremarni.com • #MJF • theatre.marni.page • @theatremarni • ThéâtreMarni



Avec la collaboration de visit.brussels

Tellement dommage, Pierre!

Girls in Hawaii & 9 mini sets de
Ada Oda / An Pierlé / Antoine Hénaut
Francoiz Breut / Gérald Genty / Jawhar
Lo Bailly / Romano Nervoso / Sharko



Une soirée en hommage à Pierre Van Braeckel
Le 27 septembre, de 19 à 22 h
Scène Pare Botanique

www.botanique.be



Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trice-s
Nicolas Alsteen
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Jean-Pierre Goffin
Louise Hermant
Véronique Laurent
Jean-Philippe Lejeune
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Aubry Touriel
Didier Zacharie

Relacteur
Nicolas Lommers

Couverture
Choolers Division
©Olivier Donnet

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Novembre 2022



Crédits
Danny Willems
Elodie Drapeg
Stéphanie Goosse
Lara Herbinia
Stéphane Risack

P.8

Arno, le temps d'un dernier album



P.12

Primero, il voyage en solitaire



P.16

Charles, nouvelle icône rock



P.20

Gil Mortio, artiste multi-talents



P.22

L'art "outsider", brut de décoffrage



P.28

À la découverte du Club, le sous-sol du Cirque Royal



Édito

S'il est évident que Larsen ne réinvente pas l'actualité musicale, il s'efforce depuis presque 10 ans (déjà !) d'évoquer des sujets peu ou pas traités dans les médias ou encore de donner une place à des artistes moins médiatisés.

Ce numéro ne fait pas exception à cet ADN, en rencontrant notamment Youssef Swatt's, indéniablement l'un des rappeurs belges à suivre et qui vient de sortir un album avec des collaborations aussi prestigieuses que celles d'Oxmo Puccino et Gaël Faye. Ou encore Boa Joo, autre figure montante du rap belge qui « revendique tout simplement le droit d'être aussi médiocre qu'un homme ». Dans un autre registre, Larsen s'est demandé quel était l'avenir, s'il y en avait un, de la critique musicale. Il s'est encore rendu à Bruxelles pour y découvrir The CLUB, la nouvelle salle du Cirque Royal ou évoquer le Travers, ce lieu improbable qui fut pendant près de 20 ans l'un des épicentres de l'activité jazz en Belgique.

Une fois n'est pas coutume, on ne clôturera pas ce bref édito sans avoir une pensée pour Catherine, Gilbert et Pierre, partis trop tôt, trop vite... Trois personnalités du monde musical belge, trois passionné-e-s qui n'ont cessé de soutenir les artistes. Et les remercier pour tout ce qu'ils ont fait.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Arno

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Fabian Hidalgo
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.12 Primero
p.13 Youssef Swatt's
p.14 Blu Samu – Boa Joo
p.15 Mélanie Isaac – S O R O R
p.16 Charles
p.17 Under The Reefs Orchestra
p.18 Solia
p.19 Ô-Celli

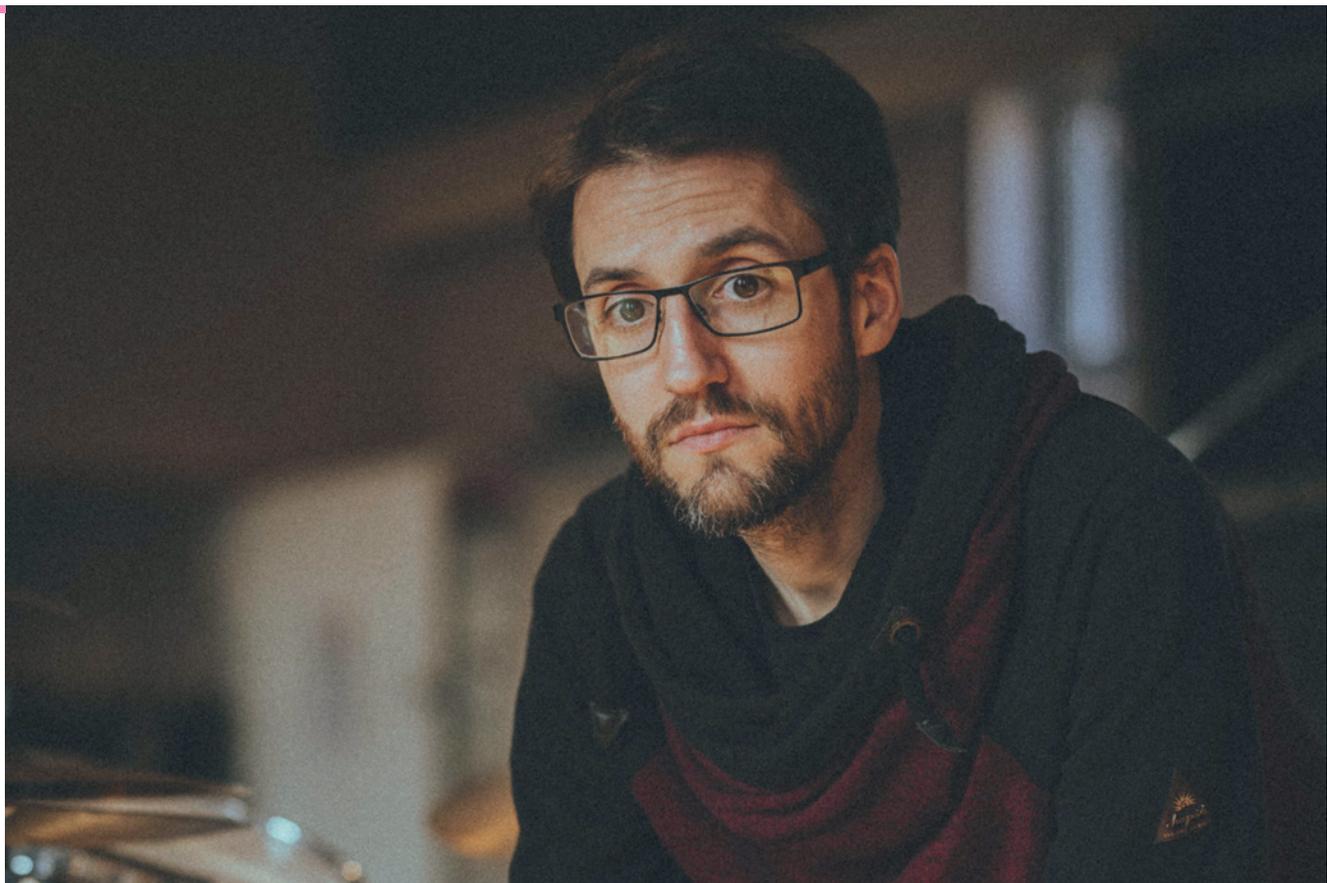
Articles

p.20 AVANT-PLAN Gil Mortio
p.22 360° L'art "outsider"
p.25 180° Les 100 ans de la Sabam
p.26 BUSINESS Concerts, festivals... toujours plus chers ?
p.28 IN SITU The Club
p.30 DÉCRYPTAGE La critique musicale en 2022?
p.32 TENDANCE Make Techno Queer Again !

Les sorties

Bonus

p.37 ARRÊT/IMAGE Alice Khol
p.38 C'EST CULTE Le Travers
p.40 VUE DE... La New Wave of Belgian Jazz
p.42 J'ADORE... Nikitch & Kuna Maze
p.42 LANECDOTE La Muerte



© JOSIAS DELCOURT

FACIR

batteur

Fabian Hidalgo, stimulation culturelle

TEXTE : LOUISE HERMANT

Depuis plusieurs mois, deux gros dossiers, parmi de nombreux autres, agitent les bureaux de la FACIR (la Fédération des Auteurs-rices, Compositeur-rices et Interprètes Réuni-es) : le renouvellement du contrat de gestion de la RTBF et la réforme du statut d'artiste. Le premier est clôturé, le deuxième toujours en cours. Fabian Hidalgo suit ces affaires de près, en tant que coordinateur de cette association qui défend les intérêts des musicien-nes en Fédération Wallonie-Bruxelles. Présent depuis sa création en 2013, il s'occupe d'abord du site internet en tant que bénévole. « C'était la première fois que je rencontrais des gens qui se posaient des questions sur leur métier. Jusque-là, les musicien-nes que j'avais rencontré-e-s se demandaient plutôt comment faire de la musique. Il était nécessaire de se fédérer, de réfléchir ensemble à notre condition et de comment faire bouger les choses. »

Il se souvient, à cette époque, galérer pour obtenir son statut d'artiste. « Je cherchais des réponses partout. » L'équipe se compose de musicien-nes, de personnes du milieu. Fabian Hidalgo, lui, est batteur. « Mon expérience de musicien m'aide à parler la même langue que les gens avec qui on travaille. Inversement, FACIR m'a appris énormément de choses sur le fonctionnement du secteur en Belgique. » Ses premiers pas dans la musique se font aux côtés de formations jazz et à l'harmonie de Nivelles, où il s'occupe des percussions avant de se mettre derrière la batterie. Il intègre par la suite le Conservatoire de Bruxelles en batterie jazz, après une tentative d'études d'ingénieur.

« Bizarrement, en sortant du Conservatoire, j'ai fait beaucoup moins de jazz. Maintenant, je fais surtout du rock, de la chanson française et des concerts jeune public. » Le batteur multiplie les collaborations, en gardant l'envie de se renouveler à chacune d'entre elles et de ne jamais se répéter, aussi bien dans la genre musical (il est passé du folk traditionnel au blues) que dans la technique (en intégrant de l'électronique par exemple). « Je n'ai jamais été leader, je n'ai jamais mené un projet. Si je suis un sideman, ça ne veut pas dire non plus que je ne prends pas les choses au sérieux. Dans les groupes dans lesquels je joue maintenant, je n'ai pas la même implication dans chacun d'entre eux. »

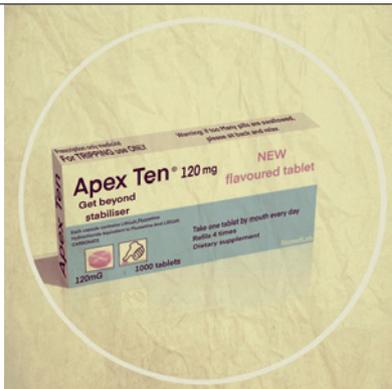
Avec A Boy With A Beard, groupe bruxellois de pop noire, Fabian Hidalgo participe à la création des morceaux et à son développement. Le deuxième album devrait sortir l'année prochaine. Il vient également d'être approché par un tout nouveau groupe, Brûmes, qui livrera un premier EP à la fin de l'année. « J'ai envie de faire plein de choses. Ça me plaît d'être toujours un peu en flux tendu. » Entre ses différents concerts, ses projets jeunes publics, des éventuels remplacements dans des big bands, ses multiples collaborations et son travail chez FACIR, le musicien l'avoue, il ne dort pas beaucoup. « J'ai besoin de ces différents aspects, je ne pourrais pas faire que l'un ou l'autre. J'ai besoin d'une stimulation culturelle, musicale et intellectuelle avec des dossiers de fond. »

Depuis 2016, Fabian Hidalgo s'occupe de la coordination de la FACIR. Celle-ci s'occupe de défendre les intérêts des musicien-nes en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il est également batteur et impliqué dans une multitude de projets, dont A Boy With A Beard ou Brûmes.

#stonor

#impro

Apex Ten



Apex Ten est un groupe liégeois de stoner à tendance psychédélique et qui laisse un bel espace à l'improvisation. Le band s'articule autour d'Alex Radelet (batterie et chant), Brad Masaya (basse) et de Benoit Velez (guitare) et laisse aussi entendre des instruments plus rares comme le theremin ou le lap steel. Le trio a déjà un premier album à son actif, *1st session* (2021) ainsi qu'un live, *Chem-Trails*, qui rend compte de leur espace d'improvisation. Dernier single connu, *The Fourth Passenger*. Heavy et planant.

#live

#DJ-set

Durbuy Nature Sessions



Tous les dimanches de l'été, les Nature Sessions vous ont offert la possibilité d'assister à des concerts live ou des DJ sets, au cœur de la nature ardennaise. Des performances intimes d'artistes de la FWB présentés par Durbuy Music comme le « *futur de la musique* ». S'y sont succédés, entre autres, Coline & Toitoiné, Condore, Stace ou encore Ana Diaz. Le tout est à voir ou à revoir sur la chaîne YouTube de Durbuy Music, ce nouveau studio d'enregistrement niché au creux d'une nature très inspirante.

#Netflix

#Chop

Fresh (lapeufra)



Début juin, Netflix présentait sa "Nouvelle École", une compétition style The Voice mais dédiée au rap. 24 candidats se sont affrontés dans des battles, freestyles..., sous l'œil de trois personnalités bien identifiées du rap francophone: SCH, Shay et Niska. C'est un Belge qui a été l'élu de cette première édition, Fresh, qui cartonne depuis lors avec un premier EP déjà certifié or, un album à sortir à la rentrée et plus de 200.000 auditeurs mensuels sur Spotify seulement. Dingue.

#Francofaune

#voix

Crolles



Crolles, ce sont deux comédiennes bruxelloises à la tignasse rebelle. Deux voix en harmonie totale qui passent a cappella du jazz au slam, du rap à la chanson, en vous faisant le plein d'humour. Sélectionnées par le Parcours Francofaune, le dispositif d'accompagnement artistique du festival du même nom, les deux crollées seront sur scène à l'occasion de l'édition 2022 de la manifestation, le 8 octobre au BRASS à Forest.

#podcasts

#secteur-musical

Top 10 de Goûte Mes Disques

L'été touche à sa fin mais il est encore temps de s'enfiler les 10 podcasts incontournables recensés par Goûte Mes Disques, une vraie source d'informations culturelles de qualité en Fédération Wallonie-Bruxelles. Une série de dix podcasts abordant la musique dans tous ses états, de la scène alternative musicale belge au "Guide de survie pour musicien·nes", en passant par les coulisses du métier de DJ, autant de sujets passionnants pour celles et ceux qui s'intéressent au milieu musical!



En vrac...



Décès de Gilbert Lederman Le douil & les hommages

Responsable du département francophone d'Universal Music Belgique, Gilbert Lederman nous a quittés prématurément le vendredi 1^{er} juillet. Mélomane et pianiste, spécialiste en communication et marketing, l'homme a participé à construire les carrières de Maurane, Stromae, Puggy, Calogero, Kendji Girac, Louane, Clara Luciani et tant d'autres encore. Connus pour son investissement sans pareil et ses judicieux conseils, Gilbert Lederman s'est toujours consacré à la vie artistique en Belgique francophone. Ces dernières années, il a d'ailleurs démontré toute l'étendue de ses connaissances lors de ses interventions aux formations organisées par le Conseil de la Musique. Capable de repérer les artistes de demain et de les promouvoir, Gilbert Lederman laisse d'excellents souvenirs derrière lui. Clara Luciani, Kendji Girac, Charles ou Louane lui ont d'ailleurs rendu de vibrants hommages sur scène ou sur les réseaux sociaux, juste après avoir pris connaissance de sa disparition. Toutes nos pensées vont à sa famille et à ses proches.



Stromae cartonne en France Au top des ventes d'albums

Stromae vit un été chaud bouillant. Après ses concerts à Werchter Boutique et aux Ardentes, l'artiste s'est fendu d'une vidéo pour défendre les couleurs du single *Mon Amour*. Accompagné de la chanteuse cubano-américaine Camilla Cabello, le Bruxellois vient de donner de la voix dans un clip, très second degré et directement inspiré des pires émissions de télé-réalité. Plébiscité de toutes parts, Paul Van Haver s'est aussi fait une petite place sur la scène du stade Roi Baudouin à l'occasion de l'un des concerts de Coldplay. Torse nu devant la foule, Chris Martin a en effet déclaré sa flamme au chanteur belge, avant d'enfiler un t-shirt (recyclé ?) tamponné d'un message sans détour : "I Love Stromae". Cette attention publique et médiatique se traduit à présent dans les chiffres de ventes. En France, lors du premier semestre 2022, Stromae a écoulé quelques brouettes de disques. Son album *Multitude* arrive ainsi en troisième position du Top 200 des ventes (streams audio + objets physiques), juste derrière Orelsan et Ninho. Notons, par ailleurs, qu'Angèle (17^e), Damso (21^e) et Green Montana (73^e) réalisent, eux aussi, d'excellentes performances. Plus d'infos ? snopmusique.com



Roméo Elvis

Pas de tournée française à la rentrée !

« Notre incapacité technique à pouvoir réaliser les différents concerts nous contraint à les annuler dès maintenant sans dates de report prévues », a annoncé le rappeur dans un communiqué posté dans ses stories sur Instagram. Sont toutefois maintenues quelques prestations dans divers festivals ainsi que LA date de la tournée, à savoir celle de l'Accor Arena, prévue le 24 novembre 2022 à Paris (Bercy). Une annulation qui souligne les difficultés du secteur. Car l'été a été meurtrier en Europe pour les festivals et les diverses manifestations d'ampleur qui ont pour certaines peine à trouver leur public vu la pléthore d'événements proposés. Des événements qui ont rencontré par ailleurs de gros problèmes d'approvisionnement en matériel technique et qui souffrent d'une pénurie de main d'œuvre qualifiée (et déjà sur-sollicitée ces derniers mois). Et comme l'on dit toujours dans ces cas-là : « les remboursements se feront automatiquement à travers les différents points de vente concernés ».

Volta Brussels

Recherche maison

Le centre pour musicien-ne-s Volta, un espace de co-working situé actuellement rue de la Petite Île à Anderlecht, est à la recherche d'un nouveau bâtiment. Nombre d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles ont pu bénéficier de leurs services aux détours d'une résidence, d'une séance de coaching ou d'une performance. Aujourd'hui, après cinq années de bons et loyaux services, l'équipe en place doit affronter un nouveau défi : trouver un nouveau lieu à même d'accueillir toutes leurs activités. Ils font ainsi appel à leurs réseaux et à la collectivité. Vous avez une idée de bâtiment ? D'un minimum de 2.500m², dans un environnement non-résidentiel et bien desservi en transports en commun dans la Région Bruxelles-Capitale ? Vous pouvez prendre contact en envoyant à mail à building@volta.brussels. Merci déjà pour eux-elles.



Disparition de Pierre Van Braekel

Une personnalité à part

Manager du groupe Girls In Hawaii, instigateur de l'agence artistique Nada Booking, co-fondateur des labels 62TV Records (Sharko, Jawhar, Ada Oda) et Trente Février (Saule, François Breut), Pierre Van Braekel est décédé prématurément. Il avait 59 ans. D'abord musicien, Pierre Van Braekel s'est rapidement découvert un goût et une véritable vocation dans le management artistique et le booking. Premier tourneur francophone du groupe d'EUS, l'homme n'a jamais cessé de découvrir des artistes émergents et de soutenir sur le long court les carrières d'artistes dont il se sentait proche. Amateur de mélodies, fan de rock et de bonnes chansons, Pierre Van Braekel avait ses principes, une connaissance aiguisée du paysage musical et, surtout, une personnalité à part, pleine d'humour. Toutes nos pensées vont à sa famille et à ses proches, à ses collègues, ses camarades d'un jour ou de toujours. Une soirée exceptionnelle avec de nombreux artistes proches de Pierre aura lieu le 27 septembre au Botanique.

Sources de revenus des musicien-ne-s

Participez à l'enquête de l'IAO !

L'IAO - International Artist Organisation of Music veut en savoir plus sur les sources de revenus des musicien-ne-s et surtout la part qu'occupe aujourd'hui le streaming. L'association veut récolter des données importantes afin d'élaborer une meilleure solution économique pour les artistes. L'IAO est une super-fédération regroupant 10 organisations nationales qui travaillent à représenter et défendre les droits des artistes dans le secteur musical. FACIR (la Fédération - belge - des Auteurs-rices, Compositeur-rices et Interprètes Réuni-es qui regroupe plus de 800 musicien-ne-s, tous styles musicaux confondus) fait partie des cofondatrices. Participez à l'enquête : iaomusic.org/survey-french



Décès de Cathorino Grenier

Le secteur musical endouillé

L'attachée de presse Catherine Grenier nous a quittés. Elle est décédée, dans la nuit du samedi 20 août, des suites d'une "longue maladie". Un sourire. Du dynamisme à revendre. Une abnégation à toute épreuve. Catherine Grenier était l'âme de l'agence de promotion M.A.P., mais aussi partie intégrante de l'entreprise commune The Publicists. Passionnée, toujours à l'écoute de son cœur et de ses goûts musicaux, l'attachée de presse a mis ses compétences et toute son énergie au service de nombreux artistes qui se reconnaîtront. Toutes nos pensées vont à sa famille et à ses proches, à ses collègues et ses ami.e.s.

Les 100 artistes préférés des Français

Stromae et Angèle au sommet

En collaboration avec le site spécialisé Riffx, le Crédit Mutuel vient de dévoiler la liste des 100 artistes ou groupes préférés des Français.e.s. À l'arrivée, c'est une nouvelle victoire de Jean-Jacques Goldman. Le chanteur, qui vient de fêter ses 70 ans, n'a pourtant plus rien sorti depuis vingt ans ! Il reste toutefois l'une des personnalités les plus appréciées chez nos voisins français. Juste derrière Jean-Jacques Goldman, en embuscade, Stromae attend son heure. L'artiste bruxellois se hisse en effet à la deuxième place du classement 2022, à la suite de son retour événementiel au mois de mars avec l'album *Multitude*. Le podium est complété par Indochine, groupe inoxydable emmené

par Nicola Sirkis. Aux portes du Top 10, Angèle occupe désormais le 13^e rang du classement, entre Julien Doré (12^e) et Calogero (14^e). Notons également la présence d'Axelle Red (77^e). Tout le classement sur riffx.fr.

Le Lion S'envoile connaît ses maîtres

Renouveau annoncé d'un club mgthique

Implanté en plein cœur de Rature, Le Lion S'envoile est un haut lieu de la nuit liégeoise. Confronté à la crise sanitaire et à de lourdes pertes financières, l'ancien propriétaire des lieux a finalement pris la décision de se séparer de son bien. Initialement mis en vente pour 155.000 euros, l'établissement s'est vendu aux enchères. Les nouveaux repreneurs, la coopérative Dynam Coop et le Comptoir des Ressources Créatives, ont posé 261.000 euros sur la table afin d'acquiescer l'enseigne. Situé juste à côté de la salle du KulturA, le bâtiment est actuellement en piteux état. Pour réhabiliter les lieux et porter de nouvelles activités culturelles entre les murs du Lion S'envoile, les nouveaux propriétaires estiment qu'il faudra déboursier plus d'un million d'euros. En vue d'atteindre ce montant, les deux associations comptent beaucoup sur le financement participatif et la générosité des collectivités locales. Créé au début des années 1980, le Lion S'envoile s'est imposé comme un haut lieu du jazz en Belgique. Toots Thielemans, Philip Catherine, Steve Coleman, Bill Frisell ou Kenny Wheeler y ont notamment joué des concerts légendaires. Dans les prochains mois, l'ancien club de jazz va donc connaître une nouvelle vie avec l'objectif annoncé de renforcer l'offre culturelle et artistique du quartier, tout en préservant le cachet patrimonial des lieux.



Concours de chant lyrique Operalia

La soprano Louise Foor sélectionnée

Le Concours de chant lyrique Operalia, fondé en 1993 par Plácido Domingo et ouvert aux plus grandes voix du monde, se tiendra cette année du 24 au 30 octobre à l'Opéra National de Lettonie. Rendez-vous incontournable et fortement prisé, Operalia s'adresse aux chanteuses et chanteurs âgés de 18 à 32 ans. Au lendemain d'une minutieuse campagne de présélection, le concours connaît désormais les noms des 35 candidat.e.s en lice pour l'édition 2022. La sélection propose un panel de 16 femmes et 19 hommes avec une forte représentation de voix américaines et sud-coréennes. Parmi les 35 candidatures retenues, le nom de la soprano belge Louise Foor retient tout particulièrement notre attention. Née à Mons en 1996, Louise Foor est membre de la Chapelle Musicale Reine Élisabeth. Lauréate du Concours international Le Triomphe de l'Art à Bruxelles en 2016, Premier Prix au Concours international Virgilijus Noreika à Vilnius, la soprano est également lauréate de l'Académie des Chœurs du Théâtre Royal de la Monnaie. La Montoise va maintenant tenter d'inscrire son nom au palmarès d'Operalia.

Concours International de Chefs d'Orchestre d'Opéra

Los lauréats

La seconde édition du concours liégeois, organisé par l'Opéra Royal de Wallonie, a sacré le péruvien Dayner Tafur-Díaz, qui sera invité à diriger une production lyrique durant la saison 2023-2024. Le deuxième prix du concours est allé au belgo-américain Giulio Cilona, qui sera invité à diriger une production jeune public. Le troisième a été attribué à Luis Toro Araya (Chili), qui sera engagé en tant qu'assistant pour une production d'opéra.

Maison Poème

C'est ouvert!

La Maison Poème, ex-Théâtre Poème, située à Saint-Gilles (rue d'Ecosse, 30), a été reprise conjointement par les Midis de

la poésie et FrancoFaune. Elle a officiellement ouvert ses portes ce 11 septembre. Les deux associations, jusqu'ici nomades, avaient remporté l'appel à projets de la commune de Saint-Gilles et s'attèlent depuis plusieurs mois à remettre le lieu en état de marche, tout en y organisant résidences, ateliers, créations artistiques. Passez leur dire bonjour !

Francofolies de Spa

Un nouveau regard à la direction

Après 28 ans de bons et loyaux services, Charles Gardier et Jean Steffens laissent leurs places à la tête des Francofolies de Spa. Co-directeurs depuis la première édition en 1994, ils passent le flambeau à Yoann Frédéric. Ancien chef de projet au sein de l'agence Impact Diffusion, il a collaboré à la mise en place de nombreux rassemblements événementiels et culturels bien connus du public en Fédération Wallonie-Bruxelles (Francofolies de Spa et de Kinshasa, Fêtes de Wallonie, Brussels Summer Festival, Vibrations, etc.). Il fut également coordinateur général du festival Les Solidarités à Namur durant cinq éditions. Yoann Frédéric officie actuellement comme 5^e échevin au collège communal de la Ville de Spa. Félicitations et bienvenue à la nouvelle direction qui prendra place dès le 1^{er} octobre.

La Flandre généreuse avec la Culture ?

10% supplémentaires au budget

Le gouvernement flamand dépensera 178,5 millions d'euros en subventions culturelles pendant les cinq prochaines années (2023-2027), soit environ 25 millions d'euros de plus que lors de la dernière période. Un budget supérieur de surcroît de plus de 16% au budget initial prévu. Le gouvernement a effectivement tenu compte de la forte croissance de l'inflation et tous les montants des subventions ont été ajustés à la hausse. Toutes les organisations qui ont reçu une évaluation positive de la part des commissions d'évaluation seront subventionnées. Le Toneelhuis (Anvers), le plus grand théâtre urbain de Flandre, recevra finalement des subventions malgré un avis négatif. Troubleyn, la compagnie de Jan Fabre, ne recevra quant à elle plus d'argent. Le gouvernement flamand a également repêché neuf organisations / institutions qui avaient reçu elles aussi un premier avis négatif de la commission d'experts et qui risquaient de perdre leurs subventions. Parmi celles-ci, l'ensemble Ictus qui s'était retrouvé en fâcheuse position. Selon le gouvernement flamand, ces organisations "contribuent de manière particulière à notre riche culture flamande".



©DANNY WILLEMS

album

ultime

Arno

Même pas mort!

TEXTE : DIDIER STIERS

C'est ce 30 septembre que nous arrivera Opex, l'ultime album de l'irremplaçable Ostendais de Bruxelles, décédé le 23 avril de cette année. Un disque voulu et conçu jusqu'à la dernière note par l'artiste, de sorte qu'il occupera une place à part dans le paysage touffu des sorties post-mortem.

Il se cache jusque dans le titre même de son dernier album, Arno... « Opex, c'est en effet aussi le nom qui a été donné au quartier des pêcheurs et des ouvriers construit à la fin du 19^e siècle dans la ville côtière, histoire de ne plus trop les voir mélangés avec les touristes alors de plus en plus nombreux. » Une chanson avec Sofiane Pamart, un duo rêvé avec Mireille Mathieu, dix morceaux en tout : il s'agira donc bel et bien d'un "vrai" disque d'Arno. « Je ne sais pas si on peut vraiment le qualifier d'album posthume », nous dit Damien Waselle, directeur de PIAS Belgique.

Parlons plutôt de "sortie posthume", alors ?

Damien Waselle : Oui, il va sortir de manière posthume, mais il a été à cent pour cent validé par Arno puisque c'est lui qui l'a enregistré, qui l'a mis en boîte et ce, je ne vous apprends rien, malgré la maladie. Ce n'est pas un disque qu'on aurait conçu avec des chutes de studio ou des fonds de tiroir. Il n'y a aucune chanson qui n'a pas été enregistrée et validée par lui-même. Il les a toutes entendues, il était là au mix, il était là... tout court. En l'occurrence, oui, ce qui est bizarre, c'est de le sortir alors qu'il n'est plus de ce monde...

Voilà qui nous ramène un peu au *Blackstar* de David Bowie !

Oui, sauf que ce disque est sorti la veille ou l'avant-veille de sa disparition... Mais il y a de ça : c'est un disque qu'Arno a validé à cent pour cent. C'est d'ailleurs aussi en raison de la virulence de son cancer qu'il a commencé assez tôt à en parler. On ne voulait surtout pas qu'on imagine que ce serait un disque fait de chutes, de bricoles, d'unreleased tracks... Tous les morceaux qui sont là ont été enregistrés pratiquement sur la même session.

Quand Arno a-t-il commencé à évoquer ce projet ?

L'histoire est assez simple. On a eu l'opportunité d'arranger une session avec Radio 1 (l'équivalent néerlandophone de notre Première, - *ndlr*), à la fin de l'année passée. On n'avait pratiquement fait aucune promo et puis, il allait plus mal que ce qu'on avait imaginé, ça n'a donc pas été facile pour lui. Mais le concert était chouette, assez émouvant. Quand il est sorti de scène, il était avec nous, c'est-à-dire sa maison de disques, Cyril, son manager (Cyril Prieur, - *ndlr*) et Teddy, son agent de concerts (Teddy Hillaert, - *ndlr*). Il nous a dit de but en blanc : « Le médecin m'a annoncé que ce serait entre quatre et six mois... ». Il nous a regardés : « Teddy, je veux encore faire des concerts ! Damien, je veux encore faire un disque ! Et Cyril, tu t'occupes de tout ! ». C'est comme ça que ça a été lancé... Il a fait l'AB et Ostende, parce que c'était aussi moins fatigant, vu qu'il pouvait retourner chez lui après les concerts. Comme il le disait en rigolant : « La différence, c'est que maintenant, je fais le concert, puis pipi et dodo ».

En passant par l'ICP...

On a booké des sessions à l'ICP (studio d'enregistrement réputé à Bruxelles, - *ndlr*) et puis, il savait ce qu'il devait faire, il avait des trucs en tête. Il enregistrerait un peu "contre la montre", forcément... Le seul morceau qu'il n'a pas entendu, c'est le duo avec Mireille Mathieu. Comme on le sait, ils n'étaient pas ensemble en studio... et le hasard malheureux a voulu qu'il décède pendant qu'elle enregistrerait. C'est Cyril, qui était là-bas (à Pernes-les-Fontaines, près d'Avignon, - *ndlr*) qui lui a annoncé la nouvelle quand elle est sortie de la cabine...

Un mot sur le morceau *Court-circuit dans mon esprit*, repris de Santeboutique, en duo avec Sofiane Pamart sur cet album ?

C'est un morceau qui date des sessions de *Vivre*, qu'ils avaient composé ensemble mais qui ne se mettait pas bien sur cet album-là. Quand Arno a recommencé à bosser, il a rappelé Sofiane pour lui dire que ce serait cool de le reprendre. Et donc voilà, il l'a enregistré avec lui.

● **Ailleurs en francophonie**

« Pour moi, Arno, ça a été très tôt dans la vie, raconte Jean-Baptiste Goubard, le transfuge français de Luik Records où il exerce comme label manager et A&R. À cause du morceau Jean Baltazaarr que je chantais avec ma mère, étant petit. À l'époque, en tant que "JB" moi aussi, c'est vite devenu un de mes surnoms. Mais dans mon entourage à Tours, le nom d'Arno a toujours été accompagné de respect. Je suis issu d'une famille peu musicienne mais totalement mélomane, qui n'hésitait pas à se moquer de certains groupes (coucou Indochine). Et des anecdotes comme celle-là, j'en ai quelques-unes. À OUI FM où j'ai été un an, ce même morceau passait souvent. Les yeux de ma mère est aussi un morceau qui a touché beaucoup de proches. Je n'aurai jamais eu l'occasion de le voir en live. Mais pour moi, c'est un artiste à l'instar d'un Jacques Dutronc, mais en plus engagé et punk. »

Et de l'autre côté du Grand Bleu ? Pareil : Arno y connaissait une certaine notoriété. « Bien sûr, ici, il n'avait sûrement pas la même envergure qu'en Belgique, commente Patrick Baillargeon, journaliste à Montréal. On se comprend, il n'est pas québécois, mais il était très aimé,

très respecté. J'avais beaucoup d'affection pour Arno parce que c'est un artiste qui était attachant. Il y avait quelque chose de gentil en lui et les Québécois sont très sensibles à cela. Un peu comme Rachid Taha, qui a été adopté au Québec. C'est vraiment ça, le lien qu'il y avait entre lui et le public d'ici ! ».

Notre Ostendais préféré a bel et bien conquis la francophonie. À des degrés divers. « C'était quelqu'un, par exemple, que France Inter a toujours soutenu, rappelle Damien Waselle, encore étonné par l'ampleur de la couverture journalistique de son décès. Il faisait partie de ces artistes qui ont un public fidèle et loyal. Chaque fois qu'il tournait en France, il faisait entre 40 et 60 concerts, si pas plus. Et c'était toujours plein de monde. Il avait vraiment son public. Après, je n'ai pas travaillé avec lui pendant sa période faste en France, quand il était chez Virgin et qu'il a "tout explosé". Mais on voit vraiment que tous ceux qui l'ont découvert à ce moment-là lui sont restés fidèles. Avec *Vivre*, je me suis aussi aperçu que dans toute la nouvelle génération de mes collègues français, où certains le connaissaient, même un peu de loin, on avait envie de bosser pour lui. Mes collègues français l'adoraient ! ».

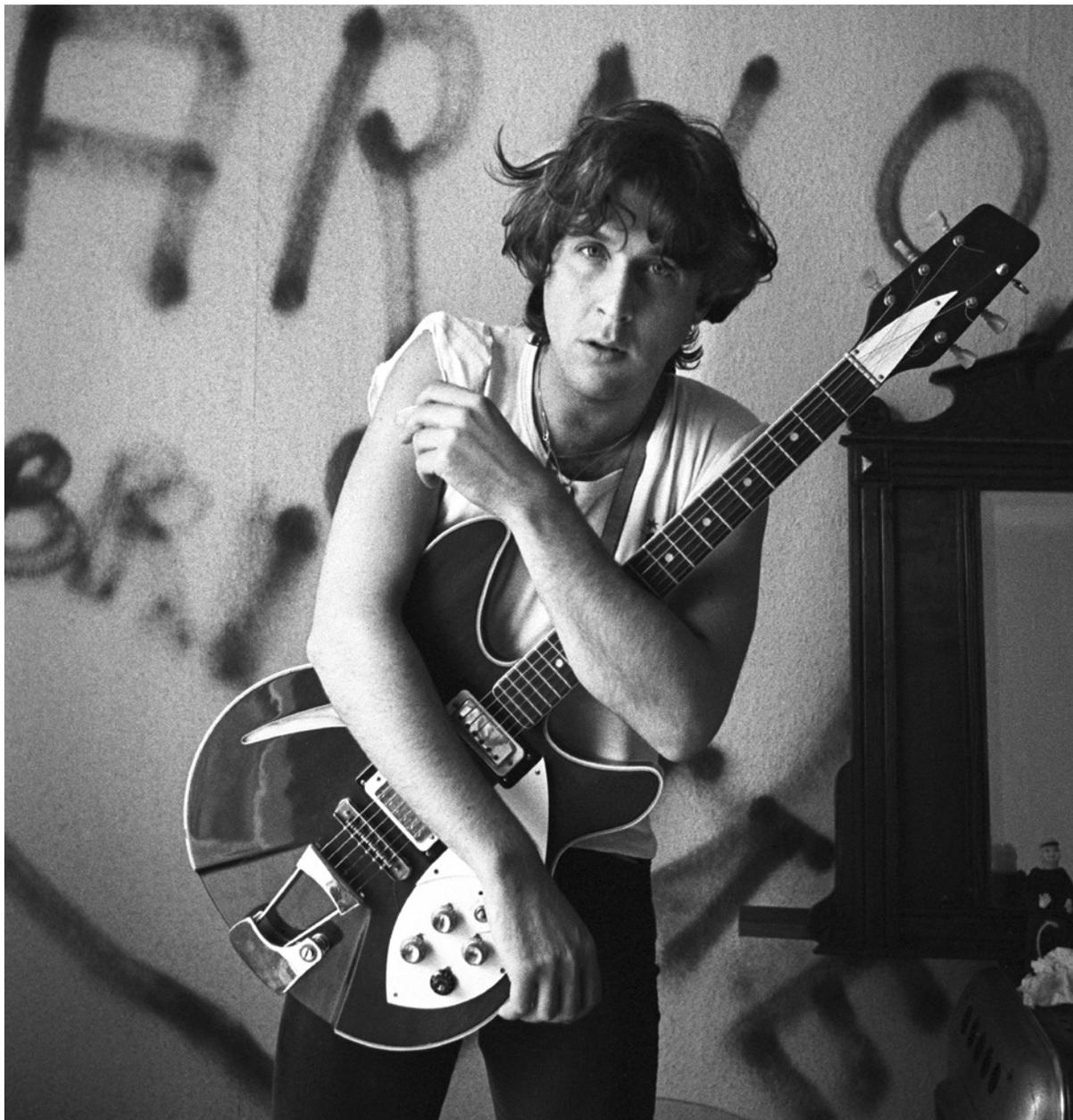
Tout petit comité

En tant que label, jusqu'où avez-vous "accompagné" la création du disque ?

Comme souvent avec Arno, il a tout fait tout seul. Alors oui, comme à chaque fois, on a été en studio, on a écouté les morceaux, on en a discuté, on a réfléchi à plein de choses. Mais en général, Arno entrait en studio et savait ce qu'il voulait faire. On a peut-être été plus "impliqué" pour l'album avec Sofiane Pamart, parce que là, c'était une idée du label et Arno ne connaissait pas Sofiane. Mais c'est également Arno qui a choisi les morceaux qui sont sur *Vivre*, même si on a écouté le tracklisting et qu'on en a discuté. À la fin, c'est quand même souvent lui qui décidait de tout.

En matière de communication et de promotion, comment va-t-on traiter cette sortie chez PIAS ? Ce n'est pas une sortie "normale"...

Tout n'est pas encore totalement défini mais pour les raisons que je viens d'évoquer, on n'a pas envie de commencer à faire parler tout le monde du projet. En vérité, à part Mirko, son fidèle musicien (Mirko Banovic, son bassiste, - *ndlr*), il n'y a pas grand monde autour d'Arno qui puisse vraiment témoigner de ce qui s'est passé en studio, du comment et du pourquoi. Mirko était assez impliqué sur les derniers albums, y compris *Vivre*. Il "rassurait" Arno et il maîtrise bien son répertoire. Mais ici, on ne s'est pas dit qu'on allait donner de longues interviews ou demander à des gens de témoigner. Il n'est pas dit que Mirko ne fera pas quelque chose, style Radio 1, mais l'idée n'est pas d'y consacrer deux journées de presse avec lui ou avec Danny Willems, le photographe et ami de toujours d'Arno. Je n'ai pas envie de refaire un spécial Arno, de revenir sur toute sa carrière, ce n'est pas l'idée. En réalité, ce qu'on fait là, c'est "accomplir ses dernières volontés" : il avait encore envie de faire un disque, il avait écrit des morceaux, il voulait faire de la musique avec son fils, après les concerts qu'il a fait à l'AB et qui lui avaient redonné un coup de dash au niveau créatif.



Le public sera au rendez-vous ?

Ça... On va sortir ce disque, qui est très beau je trouve, c'est un très bon disque d'Arno. Il y a longtemps qu'il n'avait plus enregistré un album aussi "accessible" et homogène. On va faire ce qu'il nous a demandé de faire, en somme. Et j'espère que le public sera au rendez-vous, parce que c'est toujours sympa de voir que la musique d'un artiste comme lui continue à être appréciée. Mais ce n'est pas non plus Johnny Hallyday pour qui il y aurait eu quarante-cinq témoignages !

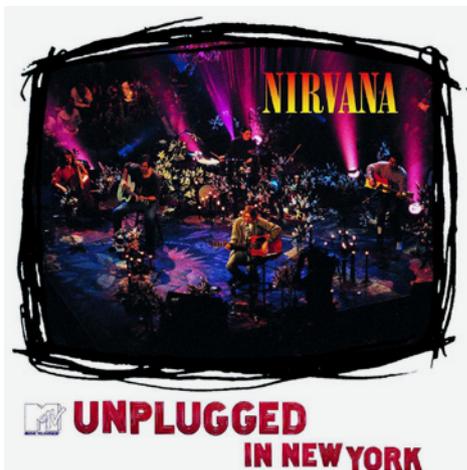
Les disquaires attendent cet album avec impatience ?

Il y a une forte demande de leur côté ?

On sent que le disque est attendu, oui. *Vivre* avait cartonné, enfin, toutes proportions gardées, on ne va pas comparer avec Angèle... Mais il y avait longtemps qu'Arno n'avait plus vendu autant d'albums. Et ce avant même son décès. Évidem-

ment, vous vous en doutez bien, sa disparition a fait que ce disque s'est re-vendu. C'était son dernier album, il y avait une émotion, ce n'était pas une rétrospective puisqu'il n'avait pas choisi les morceaux dans cet esprit. Mais avant même son décès, *Vivre* est un album qui avait déjà pratiquement vendu le double ce qu'Arno avait chaque fois vendu pour ses trois derniers. Donc oui, quelque chose se passe... On a une petite édition limitée en pré-commande via la boutique et là, on a vu tout de suite un gros démarrage. Maintenant, est-ce que tous les gens qui ont aimé *Vivre* vont acheter celui-ci ? Je ne crois pas. Mais je crois par contre que les gens qui suivent Arno depuis toujours, entendront son dernier disque et ne seront pas déçus. S'il n'y avait eu que trois titres de mis en boîte, on n'aurait sûrement pas "complété" avec quoi que ce soit d'autre. Encore une fois, c'était l'essentiel pour moi : on sortait un vrai album ou on ne sortait rien !

Dans la jungle des albums posthumes



Nirvana. *Unplugged in New York*, 1994



David Bowie. *Black Star*, 2015

Johnny Hallyday, diront les rieurs, aura quand même réussi à nous sortir deux albums après son décès. Certes, ce n'est pas de sa faute... Reste que le disque posthume est généralement une petite entreprise qui ne connaît pas la crise. Elvis Presley, Whitney Houston, Michael Jackson : on ne compte plus les artistes disparus qui, pourtant, ont continué voire continuent toujours à faire frissonner le tiroir-caisse à coups de disques conçus au-delà de leur disparition, pour de bonnes ou de très mauvaises raisons. La scène rap et urbaine est tout aussi exemplaire de ce point de vue, plus récemment encore depuis que les Mac Miller, Pop Smoke, Juice WRLD et autre XXXTentacion ont passé l'arme à gauche.

En général, les fans ne crachent pas sur un album posthume. Reste que la manoeuvre n'est jamais sans soulever quelques questions. Comme : hommage ou irrespect ? Surtout s'il s'agit d'anciens titres que l'artiste n'a pas voulu sortir en leurs temps. Autre question encore, aussi cruciale : à qui cela profite-t-il vraiment ? Tout dépend souvent des intentions du label, des ayants droit ou... de l'artiste lui-même. Si *Blackstar* faillit être un disque posthume puisqu'il est paru le 8 janvier 2016, soit deux jours avant le décès de David Bowie, *Closer*, le deuxième et dernier album de Joy Division, par exemple, a vu le jour – dans les bacs – le 18 juillet 1980 mais reprend des morceaux écrits (et déjà joués pour certains) en 1979 et 80. Donc avant le suicide de Ian Curtis. Chef-d'oeuvre du post punk ! Magnifique également : *Nirvana, unplugged in New York*, sorti le 1er novembre 1994, soit près de sept mois après le suicide de Kurt Cobain. Le label voulait un live de Nirvana, alors Dave Grohl et Krist Novoselic finissent par opter pour les titres joués pendant l'émission de MTV. Cet "unplugged" passe pour être l'album "posthume" le plus vendu au monde.

Chez Daptone Records, on sort *Soul of a woman* et *Black velvet* une fois les décès de Sharon Jones et de Charles Bradley survenus, en 2016 et 2017. Jimi Hendrix est, lui, un habitué du post-mortem... à son corps défendant. Le plus marquant pour lui, peut-être : *First rays of the new rising sun*, en 1997. Ce disque-là comble alors les fans qui attendaient le quatrième album du Gaucher : conçu à l'instigation de sa famille par Eddie Kramer, l'ingé-son, il tire la quintessence des premières sorties postérieures au décès d'Hendrix.

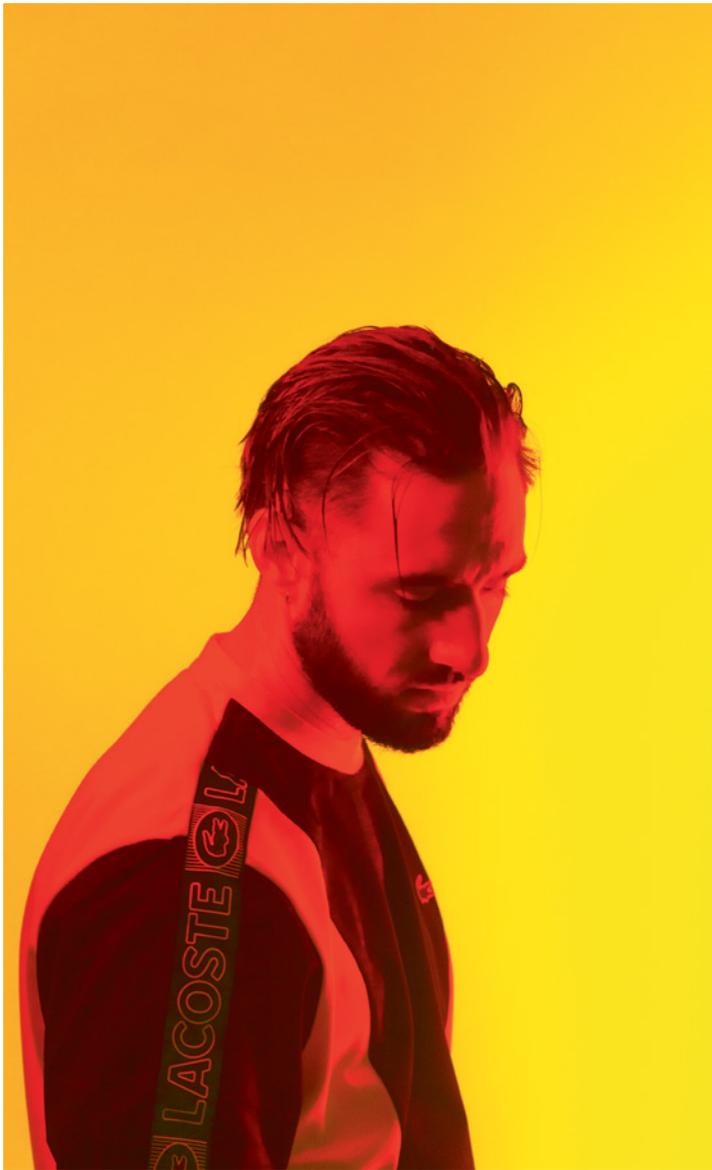
Plus rassurant sont évidemment les albums dont on sait qu'ils étaient plus ou moins voulus par leurs auteurs. *Welcome2America*, par exemple, enregistré en 2010 par Prince et resté inédit jusqu'en juillet 2021. Ou *Je suis africain*, que Rachid Taha avait presque fini d'enregistrer et de mixer quand il a été terrassé par une crise cardiaque, et qui verra le jour un an après sa disparition.

Bien entendu, quand la seule motivation est le profit financier, en matière d'albums posthumes, on tombe aussi sur des choses au-delà de l'indécence... Mentionnons par exemple ces duos qui n'ont jamais existé du vivant des artistes. Genre Presley et ses *Christmas duets* en 2008, ou The Notorious B.I.G. et son *Duets : The final chapter* trois ans plus tôt. Dans le même style sans vergogne, notons aussi *Michael*, sorti un an et demi après le décès du King Of Pop. On y compte trois titres chantés par un sosie vocal ! Sony a fini par admettre la chose mais prétendant avoir été trompé par les producteurs les ayant fournis. Et Grégory Lemarchal, vous vous souvenez ? Dans sa discographie, on repère l'album *La voix d'un ange*, sorti un mois et demi après son décès, fourre-tout d'inédits et de reprises enregistrées pendant sa participation à la Star Ac'. Un paquet de singles, du live et des compiles ont encore suivi depuis...

Alors oui, le "business posthume", c'est un peu la jungle... Mais Anderson .Paak a, lui, déjà résolu le problème, en se faisant tatouer sur l'un de ses avant-bras les mots que voici : « *When I'm gone, please don't release any posthumous albums or songs with my name attached. Those were just demos and never intended to be heard by the public.* » L'idée a tellement bien plu à Lana Del Rey qu'elle a décidé de faire apparaître ce genre de mention dans son testament, de sorte que tout projet contraire devra faire l'objet d'une demande légale.

Non mais oui

Mais parfois, les labels se ravissent. Il suffit d'insister un peu et d'avoir une bonne raison... Décédée le 7 mai 2018, Maurane préparait à l'époque un album de reprises de Jacques Brel, qui devait aussi marquer son retour après deux ans d'absence. Au moment de sa disparition, elle n'avait encore enregistré que des maquettes. Pour Polydor, pas question dès lors d'en faire un disque. Sauf que Lou Villafranca, sa fille, voulait que ce "témoignage discographique" de sa maman voit le jour. Ce sera donc chose faite le 12 octobre 2018. La sobriété est de mise, sur ce *Brel*, instillé par le fidèle pianiste Philippe Decock, qui se charge également des arrangements et de la production de ce disque posthume. « *C'était surréaliste, confiait Lou à la RTBF, ce n'était pas toujours simple. On travaillait à l'envers, ce n'était pas facile de caler les musiciens sur la voix de Maurane. Au début, les deux, trois premiers jours, il y avait cette nostalgie qui était là et puis, ensuite, on est allé de l'avant. On devait tracer car il y avait un délai assez short !* »



©ROMAIN GARCIN

solo

EP

Primero

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Cheville ouvrière de L'Or du Commun, Primero fausse compagnie au groupe bruxellois afin de poser sa voix sur des récits personnels. Parti en solitaire, le rappeur interroge le monde au départ de sa propre vie. Pour se raconter sans détour, il prend l'option *Fragments* : une série de EP réalisée avec l'aide de quelques producteurs (Le Motel, VYNK, Phasm...) et de l'un ou l'autre collaborateur (Roméo Elvis, Isha). Lancé dans cet étonnant marathon discographique, l'artiste marque une pause en compagnie de Larsen.

Avec L'Or du Commun ou en solo, cela fait désormais dix ans que vous êtes dans le métier. Vos aspirations musicales sont-elles les mêmes qu'à vos débuts ?

Primero : Au fil du temps, déjà, les influences musicales évoluent. Avant, j'étais à fond dans le rap français. Je suis arrivé à la musique en écoutant Sniper, Kerry James, Akhenaton ou Lunatic. Aujourd'hui, je m'intéresse à d'autres styles musicaux. Récemment, je me suis découvert des affinités avec des groupes de soul, de rock ou de R&B. Artistiquement, mon style a aussi évolué. À mes débuts, je me plaçais dans un rôle d'observateur : les compos parlaient de ce que je voyais. Je me suis ensuite tourné vers la fiction en pensant mes morceaux comme de véritables scénarios. À présent, la musique est le réceptacle de mes sentiments et de mon vécu. C'est beaucoup plus personnel qu'autrefois.

Avez-vous grandi dans un cercle familial dévolu à la musique ?

Pas vraiment. À la maison, nous avons des CD de Miles Davis, George Brassens, Suzanne Vega et Bobby Lapointe. Ça se limitait à ça. Mes parents ne sont pas musiciens. En revanche, ils sont créatifs. Chez eux, l'art s'invite au détour du quotidien. Par exemple, quand ils me laissaient un petit mot sur la table avec la liste des trucs à acheter à l'épicerie du coin, c'était toujours poétique, super bien écrit. Par ailleurs, mon père a beaucoup de répartie et il adore les jeux de mots. Sans le savoir, il a vraiment éveillé ma passion pour la langue française.

Vos parents aiment-ils votre musique ?

Avant d'aimer mes chansons, ils apprécient surtout l'idée que je m'adonne à la création. Puis, voir qu'il y a un public pour écouter ma musique, ça les rassure. Au début, pourtant, ils semblaient un peu réticents et insensibles à tout ça. Maintenant, c'est différent : ma mère écoute attentivement mes morceaux. Il lui arrive même de m'envoyer des petits messages pour les commenter. Comme je partage des sentiments personnels dans mes chansons, les paroles enferment certaines vérités sur ma vie intime. D'ordinaire, je ne parle jamais de ça avec mes parents. Du coup, ma mère me redécouvre à travers la musique.

En lançant les bases de la série *Fragments*, vous entamez une solide échappée solitaire. Ce nouveau projet marque-t-il la fin de L'Or du Commun ?

Faire une carrière en groupe, cela implique de faire des concessions. Que ce soit sur scène, en studio ou sur le tournage d'un clip vidéo, nous avons toujours cherché à évoluer vers des formes de consensus. C'est la recette de notre longévité. Voilà dix ans que l'ODC est notre priorité absolue. Désormais, le rapport de force tend à s'inverser. Dans les prochains mois, nos envies personnelles vont prendre le dessus sur le collectif. Ma carrière solo n'induit pas nécessairement la fin de L'Or du Commun. Au sein de l'équipe, l'entente est au beau fixe. Humainement, nous nous comprenons mieux que jamais. Cette compréhension mutuelle est notre plus grande force. Partant de là, nous aurons certainement l'occasion de nous réunir, un jour, pour de bonnes raisons.

Entamée au printemps dernier, *Fragments* est une série de plusieurs EP. Pourquoi avoir opté pour ce format plutôt que pour l'album ?

En solo, je me considère comme un artiste émergent. L'Or du Commun est certainement un nom qui parle aux gens, mais pas celui de Primero. L'idée avec cette série de EP, c'est donc de rencontrer un public. En voyant la façon dont on consomme la musique aujourd'hui, je me voyais mal publier un album. Je me serais sans doute tiré une balle dans le pied... J'ai beaucoup de mal avec l'idée qu'on puisse survoler un album et le consommer aussi vite qu'un burger dans un fast-food. Quand

je compose, je soigne les détails et je prends le temps de faire les choses correctement. Sortir plusieurs EP, c'est donc une déclaration d'intention, mais aussi le moyen de donner une meilleure visibilité à mes compos.

Chaque épisode de *Fragments* enferme un morceau enregistré en "featuring". Roméo Elvis était l'invité du premier volet. Cette fois, c'est Isha. Quels sont vos critères de sélection pour réaliser ces titres en duo ?

Chaque collaboration s'inscrit dans le prolongement d'une relation humaine. J'ai besoin de me reconnaître dans le travail de l'autre, mais aussi d'avoir un rapport authentique dans l'échange artistique. Pour ça, Roméo Elvis et Isha étaient des évidences.

Primero

« En solo, je me considère comme un artiste émergent. »

Les morceaux enregistrés sur *Fragments* reposent sur une écriture directe, dense et raffinée. La littérature est-elle l'un de vos moteurs créatifs ?

Je ne lis pas autant que je le voudrais. Cependant, j'entretiens une relation très forte avec quelques ouvrages de référence comme *Les Identités meurtrières* d'Amin Maalouf, par exemple. Ce bouquin m'a ouvert les yeux. En le lisant, j'ai compris l'absurdité des clichés. Résumer quelqu'un à une seule facette de sa personnalité, c'est forcément réducteur... Pour comprendre les gens, il faut accepter qu'ils soient porteurs de multiples sentiments. Dans un autre registre, je suis sensible aux romans d'anticipation signés par des auteurs comme Aldous Huxley ou George Orwell. Mais je n'irais pas jusqu'à les présenter comme des sources d'inspiration.

Dans quel domaine puisez-vous vos meilleures idées pour la musique ?

D'abord dans ma propre vie. Ensuite, dans les films et les documentaires. Je connais tous les plans de *99 Francs*, par exemple. Ce film de Jan Kounen est une adaptation du roman de Frédéric Beigbeder. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais chaque partie du film recèle d'idées qui, à mon sens, sont absolument géniales. Par ailleurs, je suis un grand fan de huis clos. Réussir à capter l'attention du public au départ d'un espace-temps ultra élémentaire, ça me fascine. Dans le genre, il faut voir *Locke*, un thriller réalisé par Steven Knight. Pendant tout le film, l'acteur est dans sa voiture, suspendu au téléphone. Au niveau du script et du rythme, le huis clos implique de redoubler d'inventivité. En tant qu'artiste solo, je trouve ça hyper inspirant.

Primero *Fragments*

Labrique



#rap.indô

#album

©MAXIME LORAND

Youssef Swatt's

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Après un été qui l'a vu se produire au festival Lollapalooza ou aux côtés d'IAM, Youssef Swatt's dévoile les dessous de son troisième album. Avec de multiples collaborations (Oxmo Puccino, Scylla et Gaël Faye), *Pour que les étoiles brillent* illumine la rentrée.

Attablé dans un hôtel guindé de la capitale, Youssef Swatt's reçoit Larsen autour d'un café. Simple, détendu et franchement avenant, le rappeur tournaisien vient de fêter ses 24 ans. Voilà pourtant près d'une décennie qu'il traîne ses baskets dans les coulisses du rap indépendant. Vrai-faux artiste émergent, il aborde ainsi la sortie de son troisième album avec la maturité d'un vieux briscard. « J'ai commencé à 14 ans, retracé-t-il. Dans le milieu, j'étais un prématuré. Aujourd'hui, je ne suis plus un enfant : je dois convaincre les gens que j'ai évolué. » Pour ça, il suffit de jeter une oreille à *Pour que les étoiles brillent*, le troisième essai du self-made man. « J'ai progressé dans ce métier de façon ultra naïve. À 16 ans, par exemple, je décroche une scène dans un grand festival. Là, les organisateurs me demandent où est mon attaché de presse. Je leur dis qu'il n'est pas là. La vérité, c'est que je ne savais pas de quoi il était question. Une personne ? Un objet ? Pas la moindre idée... Le lendemain, j'ai dû aller sur Google pour me renseigner. » Pendant des années, Youssef apprend sur le tas. L'expérience acquise l'amène désormais à s'entourer d'une équipe compétente, mais aussi à conseiller les autres. Depuis peu, il est ainsi manager du groupe électro-pop Coline & Toitoiné. « J'aime jongler avec

mes deux casquettes. Un jour, je suis l'artiste et on s'occupe de moi. Le lendemain, je suis le manager et je prends soin des autres. Cela me permet d'ajuster le curseur, de me prémunir des vices de l'ego trip. »

Produit aux côtés de El Gaouli, beatmaker connu pour ses collaborations avec Demi Portion, Kool Shen ou L'Hexaler, le nouvel album du Tournaisien aligne 17 titres dopés par une écriture dense et incisive. Dans une veine boom-bap, son flow débouche sur de solides morceaux (*Solo*, *Remonter le temps*), mais aussi sur un duo de dingo avec l'emblématique Oxmo Puccino (*Le poids des mots*). À l'écart des autoroutes goudronnées à l'Auto-Tune, Youssef Swatt's trace sa route à l'ancienne, dans un style qu'il serait tentant de qualifier de rap conscient. « Je ne préfère pas, dit-il. Car cela sous-tend une forme de condescendance. Un peu comme si les autres formes de rap étaient, par opposition, inconscientes... L'engagement social traverse plusieurs de mes textes, mais je m'autorise aussi la possibilité d'écrire des choses plus légères. Je comprends qu'on puisse m'accoler l'étiquette rap conscient mais, potentiellement, mon prochain album sera complètement différent. » On ne demande qu'à voir. Vivement la suite.



© YAQINE HAMZAOU

EP

portugais

Blu Samu

TEXTE: NICOLAS CAPART

La chanteuse d'origine portugaise nous revenait cet été les bras chargés d'un, déjà, quatrième EP.

Il est des retours qui ravissent plus que d'autres. Et le plaisir de ces retrouvailles-là est non feint. Depuis la sortie du titre *Fautil* et la publication du EP *ctrl-alt-delete* (2019), le grain de voix écorché et les yeux rieurs de Blu Samu nous avaient manqués. Salomé Dos Santos (de son vrai nom) est une petite tempête au nom ensoleillé. Des rayons de l'astre portugais – où elle grandit les premières années – aux pavés bruxellois en passant par le bitume des ruelles anversoises, celle-ci a affûté son rap, apprivoisé son chant et multiplié les rencontres qui comptent. Les gars du 77 bien sûr, Zwangere Guy aussi, ou plus récemment le producteur français Sam Tiba, qui lui a concocté ce quatrième EP.

À 27 ans, elle y apparaît plus sereine que jamais, comme apaisée. Son feu brûle toujours mais il semble aujourd'hui maîtrisé. «*Disons que le rêve est devenu plus humble. J'ai réalisé que devenir quelqu'un, être reconnu pour la musique que je fais, n'allait pas forcément régler les soucis ou effacer les douleurs et peurs du passé. Le rêve, je suis déjà en train de le vivre, il n'y a pas de destination. Si ce n'est être la plus vraie possible, m'accepter telle que je suis et rester fidèle à moi-même.*

Au détour de 7, Blu Samu rappe toujours en anglais, rime encore en français mais déterre aussi ses racines pour la première fois en chantant le portugais. «*J'y pensais depuis longtemps sans m'en sentir capable. Ayant quitté le Portugal pour la Belgique enfant, je craignais de ne pas être légitime, je voulais être acceptée par ma communauté, je me mettais la pression. Sur ce projet, je m'en suis totalement libérée et ça a été une grande victoire. Apparemment, j'ai même l'accent de mon village (rires). J'arrive à exprimer des choses inédites en portugais. Maintenant que c'est débloqué, il y en aura d'autres.*»

Des sept pistes de ce nouvel EP, c'est d'ailleurs le morceau *Elastico* qui fait la course en tête côté streams, chargé de parfums méditerranéens. Preuve que du côté du public existait déjà l'envie. Sorte d'OVNI, le titre *Amor* interpelle et séduit lui aussi, mais éloigne l'auditeur des sentiers urbains foulés d'ordinaire par Blu Samu. Une nouvelle porte ouverte grâce au concours du producteur de 7. «*Pour certains ma voix cassée est mon charme, pour moi elle reste une difficulté... Sam m'a donné la confiance, m'a poussé à oser, à sortir de ma zone de confort et à chanter ou rapper selon mon ressenti. Pour ça je lui dis merci.*»



©ADÈLE BOTERF

EP

révolution

Boa Joo

TEXTE: NICOLAS CAPART

Dans la foulée d'un EP publié au printemps, Boa Joo s'offrait sa 1^{ère} tournée de festivals cet été.

C'est un visage et une voix que l'on entend et aperçoit tant et plus ces derniers mois. Une nouvelle tête et non des moindres pour défendre les couleurs d'un rap au féminin trop peu représenté en France et quasi désertique sous nos latitudes – n'en déplaise à la reine Shay, bien seule sur son trône. Forte d'une première sortie plutôt réussie, Boa Joo prenait la route et multipliait les dates estivales, sa *Sérénade* sous le bras.

Un rêve de longue date, pour autant différé très longtemps, dont elle savoure aujourd'hui chaque instant. «*Cette scène d'Esperanzah!, je ne l'oublierai jamais! Devenir musicienne, c'était un rêve de gamine, même si je me suis lancée tard. J'ai interrompu mes études il y a 3 ans pour entamer un parcours différent.*»

Auteure-compositrice et interprète d'origine belgo-rwandaise, Boa Joo s'est inspirée pour son nom d'un personnage issu du manga *One Piece*, "Boa Hancock". Une impératrice amazone charismatique, à la tête d'une île uniquement peuplée de femmes dont les

hommes sont exclus. Toute ressemblance avec les textes de l'artiste bruxelloise n'est absolument pas fortuite. «*J'adore l'univers des mangas, et j'ai choisi Boa Hancock car je la trouvais inspirante. Elle me représentait bien à l'époque... Une femme, qui a pas mal de choses à reprocher aux hommes. Mais, comme c'est le cas dans *One Piece*, les choses sont souvent plus nuancées qu'il n'y paraît et les raisons derrière la colère, plus subtiles.*»

Si elle aborde également au fil du EP *Sérénade* les thèmes de l'émancipation de la femme, les questions de genre ou encore ses relations avec sa mère, Boa Joo harangue en effet à l'envi ces messieurs. «*On peut dire beaucoup de choses sur des sons drill ou de la trap, les deux ne sont pas incompatibles. On y décrit une réalité, un quotidien, la misère, la violence... Il demeure une revendication en filigrane. J'ai baigné dans l'univers des rappeurs, c'est une musique qui m'influence énormément sans pour autant que je m'affilie à un courant. M'exprimer, c'est ce qui importe le plus.*»



album

chanson

©MAËL G. LAGADEC

Mélanie Isaac

TEXTE : LOUISE HERMANT

Le voilà enfin, celui que l'on décrit comme son vrai premier album. Un disque de neuf titres baptisé *Surface*, composé entre Paris, la commune française Rivesaltes et notre capitale.

Mélanie Isaac a pourtant du mal à le considérer véritablement comme son premier jet. Des chansons, elle en a plein les tiroirs depuis des années, comme elle le raconte. Il lui a fallu du temps pour toutes les assembler, les livrer et les rendre à son image, bien qu'elle soit dans le métier depuis une dizaine d'années. En 2012, elle remporte le concours tremplin de la Biennale de la Chanson Française. « Je l'ai gagné avec un projet expérimental de rock progressif. Je ne le trouvais pas assez abouti. Même si c'était super de gagner ça quand on commence, ça m'a beaucoup encouragé, c'était aussi vertigineux. Je sentais qu'il y avait encore du travail à fournir », reconnaît-elle.

Six ans plus tard, elle présente son EP *L'nachevée*. Des années pendant lesquelles l'artiste quarantenaire traverse de nombreuses épreuves dans sa vie privée. « Une série noire, assure-t-elle. Je ne pense pas, malgré tout, que prendre tout ce temps-là était négatif. J'ai pu

repréciser mes envies. » Pour *Surface*, Mélanie Isaac souhaitait plus « d'immédiateté », quelque chose de moins produit que son projet précédent. « Même si j'adore les musiques plus rock ou électro, je voulais revenir à la base des chansons. Tout le contexte de la pandémie nous a aussi amenés à revivre des choses plutôt dans la simplicité. » Le disque laisse davantage place à sa superbe voix, à sa Gibson Firebird et son piano, à la mélancolie et à la variété française. « En Belgique, on m'a souvent dit que je n'étais pas à la mode », s'étonne-t-elle. Qu'importe, la chanteuse originaire de Neufchâteau propose une musique ultra personnelle, hors du temps, celui avec lequel elle s'est tant battue. « Je veux pouvoir proposer une série de chansons, laisser une trace. Finalement, même si le temps a été long, il n'y a pas grand-chose d'autre dans la vie qui m'intéresse. Le prochain album ne devrait pas prendre si longtemps, je l'espère ! »



psyché-rock

cap-2023

©OLIVIER DONNET

S O R O R

TEXTE : DIDIER STIERS

Deux filles, deux garçons : plein de possibilités... musicales ! Les Bruxellois veulent s'en donner les moyens et s'organisent une fin d'année bien chargée.

Coller des étiquettes, ce n'est pas leur truc à Sophie Chiaramonte (basse, chant) et Alice Aby (chant), à l'origine d'un groupe né, comme elles disent, de l'envie de faire de la musique et partager un truc humain. « J'avais quelques petites compos, raconte la première, j'ai contacté Alice et pendant un an, on a bidouillé les choses, on les a mises à notre sauce commune. » Puis retravaillées avec Thibaut (guitare, synthés) et aujourd'hui Théo (batterie), dernier arrivé dans la bande. « Ce qui nous intéresse, c'est d'amener une idée au feeling et faire en sorte que chacun y pose un peu sa patte, sa couleur, de manière à ce que ça nous plaise à tous. » Et donc, chez S O R O R, on envoûte mais on ne définit pas les styles. On n'a d'ailleurs pas de volonté d'en pratiquer précisément un. Au public de s'exprimer là-dessus ! « On nous dit que c'est assez vintage. À la fois vintage et moderne, s'amuse Alice. Notre esthétique est quand même assez rock psyché. Psyché vintage, pas celui des années 2000 ! On a amené un peu d'électro avec une boîte à rythmes : ça, forcément, ce n'est pas vintage ! Et puis, il y a un morceau, à chaque fois qu'on le joue, on nous dit "Jefferson

Airplane" ! Alors que ce n'est pas une volonté de notre part... » La leur serait plutôt de sortir des codes. Sophie : « Peut-être avec des batteries plus trip-hop ou groovy. On a déjà travaillé avec plusieurs batteurs et on voulait justement sortir d'un côté rock, lourd, qui ne rencontrait pas nos envies. »

Début 2023, un album devrait voir le jour, faisant suite à l'EP paru voilà deux ans. Un disque très éclectique dixit Thibaut : « Chaque titre a son identité. Évidemment, il y aura toujours cette trame mélancolique. » Et qui sera annoncé par l'un ou l'autre extrait dans les semaines à venir, encore mis en images par Alice : « J'ai fait des études de cinéma. À la base, avant la musique, j'aurais voulu être réalisatrice ! » Voyez par exemple le clip de *Wash Your Hands*. S O R O R, toujours indie tendance DIY, a en tout cas trouvé son fil rouge. « Cette musique reste quand même assez organique, naturelle, reprend Sophie. Par exemple, on n'enregistre pas au click, mais tous ensemble, live, justement pour conserver ce côté organique. » Et Théo de conclure : « C'est ce qui est commun à tous nos morceaux malgré l'éclectisme des influences et des styles. J'ai l'impression qu'on est d'abord un groupe de live. »



©STEPHANIE GOOSSE

album

312

Charles

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Nouvelle star de la pop “made in Belgium”, Charles met sa passion du rock au cœur d’un premier album conçu tel un journal intime. Puissant, souvent bouleversant, *Until We Meet Again* surmonte les épreuves de l’existence pour se hisser au sommet de grandes chansons. Quelque part entre Billie Eilish et Muse, l’écosystème imaginé par la Brainoise a déjà convaincu Hooverphonic et illuminé les écrans géants de Times Square. Des Forges de Clabecq à New York, Larsen retrace les étapes de cette fulgurante ascension.

L’été dernier, à l’heure des premières vagues de chaleur, Charles déballait ses nouvelles chansons sur la plaine de Rock Werchter. « À l’origine, je n’étais pas prévue au programme, retrace-t-elle. Mais comme Sam Fender est tombé malade, on m’a proposé de le remplacer au pied levé. » Plus de 15.000 personnes assistent à sa performance. « À mes débuts dans la musique, jouer à Rock Werchter était un objectif ultime. Le concrétiser aussi rapidement, c’est assez déconcertant... » D’autant que le concert en question réalise une gageure fort prisée au pays du surréalisme : combler un public venu du nord et du sud de la Belgique. Au-delà des frontières linguistiques, Charles rassemble donc les gens sous un même drapeau.

Née en janvier 2001, Charlotte Foret – de son vrai nom – a grandi du côté de Braine-le-Château.

Charles
Until We Meet Again
Universal Music Belgium



Danseuse en herbe, elle se passionne bientôt pour les stars américaines. « J’étais fascinée par des personnalités comme Britney Spears ou Lady Gaga. » Quelques années plus tard, elle cède à l’appel des guitares. « Une copine, dont le grand frère était fan de rock, m’a dit d’écouter Nirvana. Ça m’a coupé le souffle. D’abord parce que je pensais que Nirvana était le nom d’une chanteuse... » Passé l’effet de surprise, Charlotte Foret découvre le visage de Kurt Cobain, l’art du pogo et le goût de la disto. « Partant de là, je suis devenue fan de groupes comme Arctic Monkeys, Nothing But Thieves, System of a Down ou Muse. » C’est d’ailleurs avec une reprise d’un titre de Muse qu’elle s’impose en finale de l’émission *The Voice* au printemps 2019. Une victoire qui, au passage, lui offre un contrat chez Universal. « Avant d’enregistrer, je devais d’abord comprendre le métier, m’inventer un répertoire et trouver un nom de scène. » Elle opte pour Charles en hommage à son grand-père, décédé quelques mois plus tôt. Puis, pendant un an, elle affine son style. Aux confins d’une esthétique gravée dans le rock et de mélodies ultra pop, sa musique affirme son identité, ses singularités.

Charlotte Foret

« Avant d’enregistrer, je devais d’abord comprendre le métier, m’inventer un répertoire et trouver un nom de scène. »

Sorti juste avant l’été, l’album *Until We Meet Again* décline la thématique du changement en onze morceaux. Charles y aborde des périodes de transition parsemées de doutes, de ruptures sentimentales et d’autres moments éprouvants comme la perte d’êtres chers. « Cela peut sembler un peu déprimant, note-t-elle. Pourtant, au quotidien, je suis une personne ultra positive. À 90% du temps, je suis heureuse et optimiste. Mais pour écrire des chansons, je puise toujours mon inspiration dans les 10% restants. » Dans ce registre “chiffres et statistiques”, difficile de ne pas évoquer le numéro 312 tatoué sous la gorge de la chanteuse. « C’est le nombre porte-bonheur de mon père ! À l’âge de 15 ans, il a commencé à travailler aux Forges de Clabecq. Où son casier portait le numéro 312. Depuis, il a fait du chemin. Mais ces trois chiffres l’ont toujours accompagné. Comme j’ai beaucoup d’admiration pour son parcours et que ce numéro lui porte chance, j’ai décidé de l’emporter partout avec moi. » Et jusqu’ici, le gri-gri fonctionne parfaitement. Entre un début de carrière lancé en août 2020 sur la mélodie de *Wasted Time* et une collaboration avec Hooverphonic sur l’écriture du morceau *The Wrong Place*, porte-drapeau de la Belgique lors de l’Eurovision 2021, Charles a vu son visage projeté sur les gratte-ciels new-yorkais de Times Square dans le cadre d’une campagne menée par Spotify pour affirmer la place des femmes dans l’industrie musicale. Les deux pieds sur terre, Charles se concentre à présent sur une série de dates à l’étranger. « Cet été, j’ai eu l’occasion de jouer en Allemagne. Je me suis également produite aux Francos de La Rochelle et à Paris. Fin septembre, je m’envole pour La Réunion. L’année prochaine, je rêve d’aller encore plus loin pour défendre mon album sur d’autres territoires. » Avec le numéro 312 à portée de main, Charles a, probablement, toutes les chances de parvenir à ses fins.



album

instrumental

© SARAH BASTIN

Under The Reefs Orchestra

TEXTE : DIDIER STIERS

C'est ce 23 septembre que sort, chez les Bruxellois de Capitane Records, le nouvel et deuxième album du trio constitué par Clément Nourry, Marti Melia et Jakob Warmenbol. Formation atypique pour musique aux confins, en huit instrumentaux : explications.

Avec cette deuxième galette, intitulée *Sakurajima*, Under The Reefs Orchestra n'est plus réellement une "découverte". Le projet a pris un peu de bouteille, il vit. « Ce disque est dans la lignée du premier malgré tout, commente Clément Nourry, et en même temps, il est d'une certaine manière un peu plus rock, dense, un peu plus "colérique". Peut-être moins contemplatif en tout cas. Et oui, nous avons envie que ça se poursuive, que ça se transforme, que ça mute... » Parmi les mutations déjà survenues, on notera un changement de batteur : si Louis Evrard (Jawhar, Yōkaï) officiait aux fûts sur le premier album, il a été remplacé par Jakob Warmenbol (World Squad, Don Kapot) : « Jakob nous a rejoints en cours de route. Ça change le groupe, ça change l'énergie globale. C'est un batteur de feu, ça met donc du feu dans la soupe ! ».

Under The Reefs Orchestra
Sakurajima
Capitane Records



Pour l'heure, la "soupe" fait souvent référence à la nature. Avec sur ce disque des titres comme *Ants*, *Galapagos*, *Heliodrome*, *Soleil trompeur*... Clément Nourry, qui se dit quelque peu hanté par l'idée de l'apocalypse tout en précisant que chez lui, le sens ne précède pas forcément le geste artistique, le reconnaît évidemment : « C'est l'idée de la puissance de la nature, mais pas d'une revanche qu'elle prendrait. Il y a là-dedans ce truc de collapsologie, d'effondrement, de monde qui part complètement en sucette. La nature peut être à la fois effrayante et rassurante. C'est quelque chose d'énorme, qui t'englobe, qui peut t'avaler et te broyer totalement. Mais à côté d'un ouragan, d'un volcan ou d'une croûte terrestre qui se déchire, il y a une île dans le Pacifique... Les Galapagos, c'est un petit paradis sur terre, foisonnant, plein d'espèces incroyables. Ces deux aspects sont dans la musique. »

Clément Nourry – guitaro

« Ce disque est d'une certaine manière un peu plus rock, dense, un peu plus "colérique" que le premier album. »

Un Moog et Lynch

C'est il y a un peu plus de deux ans et demi qu'Under The Reefs Orchestra est apparu sur nos écrans radar. À la manœuvre pour « l'approche générale », comme il le dit lui-même, Clément Nourry, qui n'en n'est plus là à ses premiers pas. Reste qu'ici, la "formule" est pour le moins inédite : une batterie, un saxophone basse (propriété de Marti Melia) et une guitare électrique, pour une poignée de titres instrumentaux. « C'est un peu un truc d'instinct, raconte Clément. J'avais envie d'une basse qui ait du souffle, quelque chose d'organique. Dont le son est nourri non pas par un système électrique mais par une colonne d'air, en gros. » Avec le trio, le son vit d'une autre manière sur la longueur... « À la base, j'avais des sons de Moog en tête. Mais je savais que Marti, avec qui j'avais joué longtemps en fanfare, possédait un saxophone basse, et je me suis dit "pourquoi pas" ? Je savais aussi qu'il avait envie de l'électrifier, qu'il essayait des choses. Et parmi ses qualités, il y a un timing de feu, ce qui est rare chez un saxophoniste. Je pensais qu'il pourrait tout jouer, le saxophone, la basse, les percussions, mais ce saxophone basse est tellement énorme qu'il ne fait que ça ! » Effectivement : le groupe était début août au Micro Festival, et sur scène, ça en jette aussi côté visuel. « C'est presque médiéval », s'amuse le guitariste !

La musique d'Under The Reefs Orchestra, quelque part entre post-rock et jazz, pour faire simple, a aussi d'indéniables qualités filmiques. « Je n'imagine pas spécialement des images quand je travaille, raconte Clément, mais mon adolescence, c'est David Lynch, *Lost Highway*, *Jarmusch*, *Dead Man*. Ce sont vraiment les années 90 et ces films où la musique est hyper importante, où elle soutient le récit. David Lynch défonce complètement sa dramaturgie visuelle et la reconstruit dans un langage qui n'est pas rationnel. C'est assez inspirant ! »



© LUK STIENS

patrimoine

Wallonie

Solia

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

Rafrâchir un patrimoine musical délaissé en Wallonie, il ne s'agit pas que d'une intention pour Solia : la preuve avec Raquel Gigot et cet album.

L'accordéon a été maudit pendant des années, c'était ringard. La musique traditionnelle de Wallonie a été longtemps ignorée, voire snobée. Avec un groupe comme Solia, les choses évoluent et on pourrait retrouver le chemin qui mène à la gigue, à la matelote ou à la mazurka.

À 14 ans, dans son village, Raquel Gigot dansait des danses folkloriques, des danses wallonnes, avec deux musiciennes violonistes. Pendant 25 ans, elle joue dans le groupe Orion : « *En allant jouer en Bretagne et en Irlande je me suis rendu compte que la musique traditionnelle y est très vivante et intergénérationnelle. Alors, je me suis dit : "pourquoi pas chez nous?"*. Ce projet sur les musiques de Wallonie sommeillait en moi et on y trouve encore des trésors du patrimoine. »

Solia naît alors tout naturellement avec Marielle Vancamp qui y joue de la nyckelharpa, du violon et chante, Renaud Dardenne à la guitare manouche, Frédéric Malempré aux percussions, Adeline Ghilain à la flûte traversière et Thibault Debehogne à la gui-

tare classique : « *Notre démarche, c'est de s'inspirer des musiques traditionnelles de Wallonie en y ajoutant des couleurs, des variations, des ornements...* » En y plaçant aussi un contexte par des témoignages enregistrés comme les chants des enfants dans la cour de l'école sur *Récréation* – « *J'aime ces chants d'enfants qu'on entend encore dans les cours dans la région de Malmedy* » – ou les cloches sur *Carillon* : « *Ça fait partie de ces petites interventions qui rendent le disque vivant* ». Sur *Ma Mère*, elle était *Couturière*, on écoute les souvenirs d'antan d'une personne âgée : « *C'est mon père qui chante, j'avais allumé mon GSM pendant qu'il racontait, Marielle a eu l'idée de coller une composition à elle sur ses paroles : ce qu'il dit, c'était la belle époque, on chantait les chansons de nos grands-parents. C'est très fragile, tout est dit dans le texte, c'est un patrimoine qu'il faut conserver et la transmission par les anciens est une façon de laisser une trace : les couturières chantaient dans les ateliers, comme les sardinières en Bretagne* ».

Raquel Gigot

« C'est un patrimoine qu'il faut conserver et la transmission par les anciens est une façon de laisser une trace : les couturières chantaient dans les ateliers, comme les sardinières en Bretagne. »

On se laisse aller aux souvenirs un peu tristes sur *Leyz Me Plover*, peut-être la chanson qui réveillera le plus de souvenir dans les oreilles, mais on se reprend aussi vite sur une *Mazurka* : « *Renaud Dardenne y joue la guitare. Une mazurka c'est presque une java avec des accords un peu manouche. Sur l'ensemble de l'album, je ne joue que de l'accordéon chromatique* ». En ressortant des greniers de vieux cahiers de mélodies oubliées, Solia ne se veut pas passéiste, style "c'était mieux avant", mais métamorphose les airs de nos contrées en y instillant poésie, couleurs et originalité. Avec *Tous les Parfums*, Solia pratique une synthèse musicale élégante et originale de plusieurs siècles de musiques de Wallonie. Avec pour tout bagage deux instruments augmentés, ça et là, d'une guitare d'une flûte et d'une percussion, on voyage du médiéval à nos jours, on exhume des pépites, on se rappelle des airs qui nous caressent la mémoire et on gambade au travers des décors de la vie quotidienne. Sûr qu'on avait presque oublié que ça existait...

Curieusement, Solia trouve plus facilement sa place dans les concerts et festivals de Flandre, ce qu'explique Aurélie Dorzée qui accompagnera Raquel Gigot dans sa tournée : « *Il y a une curiosité de par la langue. En jouant en Flandre un morceau en wallon, ils ne savent pas ce que c'est, ça a un côté un peu exotique. De plus, le patrimoine y est clairement plus mis en avant qu'en Wallonie. Petit à petit, on revalorise notre patrimoine aussi, mais ça prend peut-être du temps* ». Ce disque devrait à coup sûr y contribuer.

Solia
Tous les parfums
homerecords.be





©BENJAMIN BROLET

america

octuor

Ô-Celli

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Cap sur l'Amérique pour les huit violoncellistes d'Ô-Celli, qui revisitent Gershwin, Bernstein, Ellington et Price. Et gravent en première mondiale le triptyque *American Wanders* du Belge Harold Noben.

Au départ, c'est une histoire d'amitié toute simple, de celle qui nourrit les rêves un peu fous. Mais, surtout, qui les fait aboutir. En créant il y a onze ans Ô-Celli, un octuor de violoncellistes, Sébastien Walnier, soliste à la Monnaie, et Alexandre Beauvoir, chambriste de renom, étaient bien décidés à élargir leur répertoire classique à d'autres horizons, au prix d'arrangements décomplexés de musiques de films, d'opéras populaires et d'airs traditionnels.

« Cette volonté de mixer les genres, nous l'avons eue dès le début, insiste Sébastien Walnier. De même que celle de réaliser des arrangements, ce qui est toujours très inspirant pour un musicien. » Ce quatrième CD, *Ô-Celli in America*, confirme une fois de plus que le pari n'était pas fou et que huit violoncelles, lorsqu'ils s'entendent et s'amusez autant entre professionnels de haut vol, cela déménage.

Avant de traverser l'Atlantique, cet octuor peu banal, souvenez-vous, nous avait déjà gratifié de deux disques revisitant des thèmes classiques récupérés par le septième art, ainsi que d'un *Sunnyside*, en 2019, qui arrangeait quelques perles hispaniques signées Piazzolla, Villa-Lobos ou Rota. On avait même eu droit en prime à un remake emballant pour huit violoncelles de *Bohemian Rhapsody*. De Queen...

Mais au fond, pourquoi huit violoncelles, et pas quatre, sachant qu'un quatuor reste la formation clé de la musique de chambre ? « Tout simplement parce que, lorsqu'il s'agit de réinterpréter de grandes œuvres orchestrales, la richesse d'un octuor est infinie. Nous assemblons en fait huit voix solistes, ce qui permet une grande variété de timbres », résume Sébastien.

Ô-Celli
in America
Cypres



Démonstration éclatante avec les pièces de cet *Ô-Celli in America*, heureux melting-pot qui démarre en force avec l'ouverture jazzy de *Porgy and Bess* de Gershwin. Enchaîne avec la trop rare *Ethiopia's Shadow in America* de l'afro-américaine Florence Price. Insère en création mondiale le triptyque *American Wanders* d'Harold Noben. Poursuit avec *Imagination* de Fud Livingston et *West Side Story* de Bernstein. Et s'achève sur un medley arrangé par Michel Herr réunissant une dizaine de standards de Duke Ellington.

Sébastien Walnier

« Cette volonté de mixer les genres, nous l'avons eue dès le début. »

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Si tout cela sonne parfaitement, si ces arrangements de pièces souvent célèbres ne choquent pas mais révèlent au contraire de nouvelles couleurs, c'est parce que ces partitions sont réécrites à la note près. « Il est vrai, reconnaît Sébastien, qu'il a fallu oser se lancer et que, au départ, nous avons eu quelques hésitations à toucher à de telles musiques. Depuis, certains d'entre nous se sont fait une spécialité de leur adaptation. Nous visualisons plus facilement ce qu'une œuvre peut devenir. Cela n'empêche pas de constantes discussions sur le répertoire au sein de l'équipe, où nous sommes sur un pied d'égalité. » L'affirmation peut surprendre. Dans un quatuor classique, le premier violon est toujours le leader du groupe. Alors, quid dans un octuor ? « Notre philosophie est différente, revendique Sébastien. Nous ne voulons pas de chef. Le premier violoncelle, si l'on peut parler ainsi, varie selon les pièces. De plus, nous arrangeons les pièces pour que chacun ait une ligne alternant passages solistes et d'accompagnement. Et nous échangeons nos places à chaque pièce ! »

Dès lors, au risque de surprendre, la principale difficulté reste en fin de compte l'organisation et la planification des répétitions. Assumée essentiellement par Sébastien et son comparse Alexandre Beauvoir, cette gestion est d'autant plus exigeante que les musiciens évoluent dans des ensembles différents. Si Corinna Lardin côtoie Sébastien à la Monnaie, Jean-Pierre Borboux officie, lui, à l'OPRL, Raphaël Perraud à l'Orchestre national de France et Yoori Lee à l'Opéra national de Paris. Un puzzle que complète Shiho Nishimura et, désormais, la jeune Stéphanie Huang, récente lauréate du Concours Reine Elisabeth. Huit violoncellistes. Un projet. Et déjà quatre disques...



©LARA HERBINIA

Gil Mortio

hors-cadre

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Orchestrateur, producteur, multi-instrumentiste, réalisateur, accompagnateur... Le Bruxellois multiplie les rôles et les collaborations depuis 20 ans. Il fait de l'improvisation son moyen d'expression principal, une manière de rester hors des clous et de continuer à se surprendre.

« Pour le même coup, j'aurais pu être caissier », plaisante Gil Mortio lorsqu'il repense à ses débuts au piano, vers ses sept ans, époque où il adorait « appuyer sur des boutons ». S'il suit quelques cours, il continue son apprentissage de son côté. Même scénario pour la guitare, qu'il découvre quelques années plus tard. Lire des partitions ou déchiffrer les tablatures l'ennuie. « Je n'ai jamais aimé travailler, je crois », confie-t-il. Plutôt que d'apprendre des morceaux par cœur pour les reproduire parfaitement, il préfère bidouiller, trouver d'autres accordages, suivre son instinct. Il avoue se sentir parfois « extraterrestre » dans sa manière de jouer vis-à-vis de ses pairs. « Quand j'ai commencé, j'ai essayé de faire comme tout le monde avec le rock 90's qui passait à la radio, mais en prenant un malin plaisir à ne jamais apprendre les morceaux et en improvisant tout autour. Je suis resté comme ça, pour le meilleur et pour le pire, je suppose. »

Étonnamment, après avoir suivi des études de cinéma et de son (IAD, INRAC) et une année au Conservatoire du Luxembourg en guitare jazz, le producteur se retrouve en composition classique au Conservatoire de Liège. « J'étais obligé d'aller à fond dans la partition. Mais j'ai une espèce d'aversion totale pour le travail et le fait de devoir lire les notes qu'on m'impose, soutient le producteur artistique multi-instrumentiste Bruxellois. Avant d'aller au conservatoire, je pensais que les rockeurs avaient tout inventé et que les jazziques avaient découvert la dissonance. En sortant de là, j'ai compris qu'il y avait beaucoup de gens qui avaient fait de la musique avant eux. » Cette expérience lui permet de faire des ponts entre différents styles musicaux.

Il touche au classique, à la chanson, au rock, au jazz. Ses collaborations sont nombreuses, on le retrouve tout simplement partout dans la scène musicale belge depuis une vingtaine d'années (ATTICA, Mud Flow, Barbarie Boxon, Mathias Bressan...). L'artiste de 45 ans se trouve aussi parfois derrière la caméra pour la réalisation de films ou de clips (Jawhar, Endz). Son groupe de rock psyché Joy As A Toy, formé en 2009, reste ce qui se rapproche le plus d'une expérience solo. Sans oublier son groupe d'improvisation, Pompei, pour lequel il tient la basse. « Mes projets solo sont plutôt collectifs, finalement ! J'ai, par exemple, un projet de disque de Noël, Valley Of Love, que j'ai mis en place de A à Z. C'est comme si, bizarrement, j'avais besoin d'avoir des gens autour de moi pour m'exprimer. Ça doit être le côté producteur qui ressort. »

Pour quelqu'un qui assure ne pas aimer travailler, Gil Mortio semble décidément sur tous les fronts. Rien que ces prochains mois, on le retrouvera sur le nouveau projet de la chanteuse finlandaise Anu Junnonen, sur le prochain disque du Canadien Joey Robin Haché, sur une relecture opératique du Voyage d'Hiver de Franz Schubert avec Pompei en partenariat avec deux musiciennes classiques pour l'Opéra de Lille ainsi qu'au Festival Francofaune pour la carte blanche d'An Pierlé en octobre. Rencontre avec celui que l'on surnomme le « Phil Spector » belge dans le milieu.

Vous multipliez les casquettes : producteur, arrangeur, musicien... Est-ce nécessaire de toucher un peu à tout ?

Je ne pense pas être un cas isolé, aujourd'hui on ne produit pas de musique sans s'improviser ingénieur du son, graphiste, mixeur, arrangeur... Mais c'est vrai, j'aime les choses bien faites, quand on peut rencontrer l'univers d'un autre à travers son projet, on a un regard, une place qui me plaît parce qu'elle est riche d'échanges et d'expériences. Un tout est possible.

Billions Of Comrades, Quark, Tout Finira Bien, Karim Gharbi... Vous avez produit beaucoup d'artistes. Comment choisissez-vous vos collaborations ? Selon des affinités amicales, musicales ou plutôt par défi ou curiosité ?

J'aime bien quand on me demande un peu l'impossible ou alors quand un artiste est prêt à retourner sa veste, pour peu que ça ait du sens. Même si à la fin c'est moi qui la

retourne, ça fait partie du jeu. Si je ne devais retenir qu'une seule chose : il faut que ce soit instructif et amusant. J'ai tout fait de projets que je pensais devoir faire, plus maintenant. Dans un projet, il y a une règle de trois qu'il faut absolument respecter. Soit il te rapporte de l'argent, soit la musique est incroyable, soit les gens avec qui tu travailles sont géniaux et tu vas passer un bon moment. Il faut qu'il y ait au moins une de ces trois conditions pour se lancer.

Vous avez également bossé avec Claude Semal et Daniel Hélin. Comment se sont passées ces rencontres ? Est-ce une autre expérience de travailler autour de la chanson française ?

Je n'ai pas choisi la chanson française, elle est venue à moi, par hasard. Maintenant, c'est moi qui la choisis parce que j'ai fini par me dire que c'est juste une langue et pas une musique. Avoir travaillé avec des artistes qui manient cette langue avec brio m'a appris à poser la musique sur le poids des mots, sans se laisser pour autant envahir par le texte. Au fond, c'est sortir d'une vieille logique anglo-saxonne qui, je pense, n'est plus d'actualité... même en anglais d'ailleurs. Aujourd'hui, j'accorde plus d'importance aux mots qu'avant. Finalement, c'est presque un plaisir de se contredire, j'aime ça.

Quelle est la place de l'improvisation dans vos projets ? Cela vous stimule-t-il davantage ?

L'improvisation est, et reste, le moyen d'expression le plus vivant pour rentrer dans la composition, dans l'arrangement et dans la matière, sans préjugés. Elle reste mon moyen d'expression principal, quel que soit l'endroit où je travaille. J'appelle ça la tolérance 100%.

Quelles évolutions avez-vous noté dans le milieu depuis le début de votre carrière ?

Quand j'ai commencé la musique, un projet passable avait potentiellement un peu d'avenir devant lui, ce qui n'était pas toujours un bon service à rendre à l'auditeur. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il y a tellement de bons projets que je n'aurais pas le temps d'en écouter, ne fut ce qu'un infime pourcentage. Le revers de la médaille est qu'il est devenu quasi impossible, à moins d'écouter de la musique à plein temps, de vraiment rentrer dans la matière d'un disque. Je dirais aussi qu'on prend de moins en moins le temps de se pencher sur ce qu'on fait et qu'il n'est pas rare de porter cinq ou six projets en même temps, de sorte qu'on peut se perdre facilement dans la course à l'actualité.

Aimeriez-vous davantage ralentir ?

J'aimerais qu'on ait le temps de faire les choses. Mais dans les faits, on te demande cinquante choses en même temps. Pour les mois d'avril, mai et juin, j'ai eu quatre projets en même temps qui s'entrecroisaient en permanence. J'étais à la fois sur un spectacle pour lequel je faisais de la musique live, sur une relecture opératique de Franz Schubert avec mon groupe d'improvisation Pompei et sur la production de deux disques. Je crois qu'on est beaucoup à vivre ça. On ne sait pas de quoi sera fait demain, alors on peut avoir tendance à surcharger. Il y a une sorte d'obligation à créer du contenu en permanence. C'est très difficile, aujourd'hui, de faire un disque mûr lentement et de le sortir dans de bonnes conditions, sans avoir trois ou quatre activités sur le côté pour pouvoir compenser financièrement.

Quels défis souhaitez-vous relever dans un avenir proche ?

On me demande s'il y aura un troisième volume de Valley Of Love, mes aventures de Noël. Pourquoi pas, tous les six ans... en 2024, donc. Et sinon rigoler, prendre du plaisir, je pense que l'époque en a bien besoin.



Chevalier Surprise, le projet inclusif encadré par Jeremy Alonzi

L'art "outsider" Handicap, quel handicap ?

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Depuis une trentaine d'années la Belgique est pionnière dans le travail artistique avec des personnes en situation de handicap. En témoigne d'ailleurs le travail mené par Le CEC¹ La Hesse, une association artistique et culturelle « *qui transcende la simple connexion entre artistes handicapés et non-handicapés pour raconter la recherche d'un terrain d'entente entre deux modus vivendi de l'art* ». Dans son sillage, ou parallèlement, plusieurs projets musicaux ont vu le jour puis ont été signés sur des labels. On ne compte même plus leurs prestations scéniques à l'invitation de festivals de musique expérimentale comme le Sonique à Paris. Voici l'histoire de ces groupes hors du commun dont l'aura dépasse les frontières de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Le Wild Classical Music Ensemble est l'un des premiers projets de ce type à avoir vu le jour, il y a une quinzaine d'années. À l'époque, Damien Magnette, musicien et créateur, fait un remplacement dans un atelier de sculpture pour personnes fragiles... et c'est le flash artistique. «*Je suis musicien, pas éducateur, je ne travaille pas dans une structure et c'est vraiment par intérêt artistique que j'ai suivi cette direction, pas par un biais social ou complaisant. Je sortais d'une école d'art et j'avais envie de me reconnecter à une réalité artistique plus ancrée. Je voulais une démarche punk et free par rapport à ce qui se faisait. Je voulais faire des rencontres, échanger, collaborer et voir ce qui se passe.*» Mais quand Damien s'est mis à la recherche de personnes pour lancer son projet, toutes les portes étaient fermées. Puis c'est la rencontre avec Luc Vandierendonck de l'asbl VZWwith², à Courtrai, au sein des ateliers d'arts plastiques pour personnes porteuses de handicap. Certain·e·s avaient envie de participer à un projet musical. «*Mon présupposé était que les personnes handicapées étaient très douées pour l'improvisation libre, pour ce qui est rythmique, atonal... On a expérimenté pendant six mois, le groupe était mouvant jusqu'à l'arrivée d'un guitariste, je me suis mis à la batterie pour pouvoir diriger et driver le groupe et l'alchimie a opéré. Ensuite on a été invité par Tuyau, une structure de musique expérimentale basée à Bruxelles. Le test nous a rassurés et nous avons continué.*»

Damien a été inspiré par les Reynolds d'Alan Courtis, un groupe de musique expérimentale, fondé en Argentine au milieu des années 90, connu dans tout le pays et qui intégrait une personne handicapée en tant que leader³. Mais le travail du musicien avec le Wild va plus loin encore puisqu'il a créé des instruments sur mesure adaptés aux différents membres du groupe : «*On a construit une sorte de basse pour Sébastien, l'égérie du groupe ; pour Wim on a aussi adapté un sampler sur un multi-effets à pavé tactile ; Johan, le souffleur, peut jouer de plusieurs instruments avec un contrôleur qui est déclenché par le souffle.*»

Damien Magnotto

«*Dans l'art outsider, il y a une authenticité rare.*»

Le Wild Classical Music Ensemble est donc un groupe pionnier, après un premier album enregistré au CEC la Hesse avec Antoine Boulangé (The Choolers Division), ils en ont trois à leur actif depuis. Au terme "personne en situation de handicap mental", Damien préfère parler d'outsider : «*Au niveau de l'histoire de l'art, Dubuffet s'est rendu compte qu'il y avait des productions dans les asiles psychiatriques, et ailleurs, ce qu'il a appelé l'art brut. Cette dénomination a bougé avec le temps vers celle d'art outsider. Ce qui inclus tous les gens en dehors du circuit professionnalisant de l'art, donc des personnes qui ont une pratique artistique sans vouloir une reconnaissance. Cela peut être un amateur qui fait des sculptures dans son jardin. Dans l'art outsider, il y a une authenticité rare.*» Le groupe est signé sur Born Bad Records, un label

parisien de rock indépendant qui compte parmi ses poulains des groupes comme Cheveu, La Femme, Vox Low... Et le band ne chôme pas, puisqu'un nouvel opus, en collaboration avec Lee Ranaldo (le guitariste de Sonic Youth) devrait sortir prochainement sur un petit label lillois, Label Brut, puis un autre album est en préparation... et une tournée est prévue pour le mois de mars 2023.

Anno-François Roucho

«*Le public restera sur cette idée que les personnes fragiles amènent quelque chose à la culture et il ne les verra plus comme des personnes à charge de la société.*»

Dans la lignée du Wild, Choolers Division fête quasiment leurs dix années d'existence. C'est en pleine tournée estivale dans le sud de la France, à Chalon-sur-Saône que nous parvenons à les contacter. La première mouture du groupe comptait douze personnes et était logistiquement assez difficile à faire tourner. Il a donc été décidé de créer une plus petite formule hip-hop avec Antoine Boulangé, éducateur, Jean-Camille Charles et deux rappeurs, Kostia Botkine et Philippe Marien. Kostia vient du sud de la France et a rencontré Antoine dans le cadre d'un atelier du Créham et Philippe a intégré le groupe via une "Choolers Academy", c'est-à-dire un casting pour recruter de nouveaux musiciens plus jeunes. Il est passé par tous les instruments (trombone, batterie, guitare...) avant le rap. Le duo de rappeurs ne se connaissait pas avant. Kostia parle de son parcours : «*Je viens de la région d'Aix-en-Provence, je fais beaucoup de hip-hop. Mon père jouait de la flûte et ma mère de la guitare, j'ai baigné dans la musique.*» Et Philippe d'ajouter fièrement : «*Nous avons tourné dans de nombreux pays comme l'Allemagne, la Suède, le Luxembourg, la Suisse, la Hollande, l'Espagne, on joue peu en Belgique sauf à Bruxelles. On signe même des autographes.*» Le groupe se produit dans un certain nombre de festivals alternatifs, plus underground, où le public est plus ouvert. «*Nous avons beaucoup de bonnes critiques artistiques, précise Antoine, nous ne sommes pas dans une démarche où le public montre de la compassion face à des personnes avec un handicap.*»

Anne-Françoise Roucho, directrice du CEC la Hesse à Vielsalm connaît bien Choolers Division et travaille depuis longtemps sur ces rencontres entre artistes avec ou sans handicap. «*Il faut une certaine exigence, bien sûr, tout le monde peut expérimenter mais ce qui va être montré sur scène doit être au point. Si la première confrontation à la différence ou au handicap par le biais d'une prestation artistique est positive, le public restera sur cette idée que les personnes fragiles amènent quelque chose à la culture et il ne les verra plus comme des personnes à charge de la société.*» Les Choolers se sont souvent produits à Vielsalm. Et ce sera encore le cas le 28 mai 2023 lors d'une grande exposition à la S Grand Atelier avec la Jungle, Cocaïne Piss, Chevalier Surprise. À l'occasion de ces portes ouvertes, c'est le réalisateur et comédien Bouli Lanners qui sera le maître de cérémonie.

Un des derniers-nés dans cette mouvance s'appelle Chevalier Surprise. Leur histoire commence en 2018, quand le musicien Rémi Rotsaert (Dalton Telegramme, BaliMurphy...), travaillait à Zone-Art asbl à Verviers. Dans ce service qui organise des ateliers artistiques pour personnes en situation de handicap mental, il proposait des accompagnements musicaux. «*Rémi m'a proposé de former un groupe et de lui donner un coup de main, explique*



Choolers Division, rap brut

le guitariste Jeremy Alonzi (aussi dans le groupe The Experimental Tropic Blues Band). *Nous étions une quinzaine au départ, Rémi est parti faire des études d'infirmier et on m'a proposé de reprendre le projet.* » Jeremy a voulu faire un band "plus carré" et pour ce faire, il s'est adjoint les services de David La Scarpetta (le batteur des Tropic)... et comme le monde est petit, il avait déjà travaillé avec Philippe et Kosta des Choolers. Chevalier Surprise est un groupe de rock mais avec des codes plus hip-hop contemporain, emmené par deux rappers, Omega, qui vient d'une famille de musiciens, et Julien, qui est ténor et a fait partie d'une chorale. *« Je me suis rendu compte, constate Jeremy, que j'étais en compagnie des gens les plus adaptés jamais rencontrés. Leur façon d'aborder la musique et d'être sur scène m'apporte énormément d'enseignements, ils sont justes, ils sont vrais, il n'y a pas de filtre ! »* Le groupe a sorti un album sur Spotify, *Morceau de Bravoure*, un disque fait avec peu de moyens. Julien explique son rôle dans le groupe : *« On est un bon groupe parce qu'on fait du rock et moi je chante et je gueule, ça me fait du bien, ça m'aide à extérioriser ma colère, ma frustration. »* Et Jeremy Alonzi d'ajouter en guise de conclusion : *« Toute leur vie, on a dit à ces personnes : fais ceci, ne fais pas ça... Et là, on leur dit "vas-y, fait tout ce que tu veux, exprime-toi!". Quand je les accompagne, je vois à travers leurs yeux ce que j'ai vécu moi lors de mes premiers concerts, comme la première fois où j'ai joué à Dour ou à La Zone. Ils signent aussi des autographes. Ils sont mis en valeur, ils existent. »* Chevalier Surprise sera sur la scène du Rockerill de Charleroi, le 2 décembre.

Non loin de là, à Mons, c'est un duo plutôt remuant et expérimental qui a vu le jour : La Jungle ! Ce duo techno/kraut/transe n'en finit pas de tourner chez nous mais aussi en France, en Hollande et en Suisse. Malgré une activité plutôt intense, Matthieu Flasse et Rémi Vernant ont répondu à l'appel d'Antoine Capet du collectif Brut Pop qui travaille avec des personnes porteuses de handicap dans le cadre de Esch2022, Esch-sur-Alzette est

Capitale Européenne de la Culture en cette année 2022. *« Antoine crée des instruments spécifiques, explique Rémi. Dans le cadre de cette résidence, il avait un rôle de chef d'orchestre, c'est lui qui "mixait" tout le monde. Nous jouions avec six adolescents d'un Institut médicoéducatif (IME) et le but était d'intégrer trois groupes, dont La Jungle, pour proposer un concert. C'est la première fois que l'on travaillait avec ce genre de personne. »* Les deux musiciens sont unanimes, ils ont énormément appris dans cette expérience, comme le souligne Matthieu : *« On a laissé libre cours aux propositions des jeunes, nous ne voulions pas qu'ils chantent simplement sur La Jungle. Ces ados n'avaient jamais touché un instrument de leur vie et leurs instruments ont été simplifiés. Ils n'avaient jamais travaillé le rythme non plus : c'était leur première rencontre avec la musique et ils en ont sorti des phrases, un rythme, des mélodies de voix... Nous avons juste enrobé le tout afin de bâtir une charpente pour les soutenir ».*

Et le duo ne s'est pas arrêté là car pour leur prochain album, ils se sont associés au musée bruxellois Art et Marges afin de rencontrer des artistes pratiquant l'art brut. *« Nous voulions un vrai album de La Jungle mais avec une autre approche dans la composition et dans le graphisme. Nous avons fait des recherches dans différents centres et nous avons choisi les artistes qui nous plaisaient. Cela nous a permis de découvrir leur travail, leur univers. »* Matthieu et Rémi ont composé un titre pour chacun de ces artistes en leur proposant de peindre ou de dessiner sur la chanson. Onze artistes, onze chansons. L'album sera enregistré d'ici la fin de l'année !

1. [Contro d'Expression et de Créativité](#)
2. [Chez Wit.h, vivre l'art est affaire de collaboration et de dialogue entre artistes avec et sans handicap, entre l'individu et la société. \[www.wzwith.org\]\(http://www.wzwith.org\)](#)
3. [Pour en savoir plus, voir le documentaire Buscando a Regnols \(72 min\) sur YouTube.](#)

La SABAM

Gardiennne du droit d'auteur depuis cent ans

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

En cent ans, l'objectif de la SABAM reste le même : faire en sorte que les créateurs récoltent une juste

rémunération pour leur œuvre, à partir du moment où celle-ci est diffusée ou exécutée en public.



La Société Belge des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs est née en 1922 alors que la musique enregistrée se répandait dans les foyers grâce au gramophone et au 78 tours. Ce sont pourtant les droits d'auteurs proprement dits (liés à la composition et à l'écriture) et non les droits liés à l'enregistrement, qu'elle défend. « *La mission de la SABAM est de valoriser les créations de ses membres. La société belge et multi-disciplinaire a été fondée par des auteurs qui se sont rendu compte qu'il fallait créer un système qui leur permette d'être rémunérés pour l'utilisation de leurs œuvres* », explique Anne-Cécile Collignon, du service communication de la société.

Souvent associée exclusivement à la musique, la SABAM représente pourtant toutes sortes d'auteurs, au sens large : compositeurs, paroliers, dramaturges, peintres, illustrateur, poètes, vidéastes, journalistes ou éditeurs et on en passe... Aujourd'hui, ils sont presque 46.000 à être affiliés à la SABAM – soit 1.734 nouveaux membres par an. Le catalogue de la Sabam représente des millions d'œuvres belges et étrangères. Mais concentrons-nous sur la musique. Concrètement, comment ça fonctionne ?

Les auteurs-compositeurs ou éditeurs en s'affiliant deviennent actionnaires de la société coopérative (SABAM) pour que celle-ci puisse (en direct ou via la plateforme Unisono) négocier et conclure des licences pour l'utilisation de son répertoire avec différentes parties comme les chaînes de radio et de télévision, les plateformes de streaming et de partage, l'horeca ou les commerces.

Tout cela à quel tarif ? « *Cela dépend du type de diffusion et d'exploitation*, dit Steven Desloovere, responsable opérations. *Qu'il s'agisse d'une utilisation quotidienne (streaming, radio, cafés) ou occasionnelle (spectacle ou soirée), le tarif sera différent* ». En gros, le calcul de la valeur des œuvres utilisées prend en compte de nombreux critères. Un simulateur de tarif est d'ailleurs mis à disposition sur le site Unisono afin

de permettre à quiconque de faire un rapide calcul du montant à payer.

Si la SABAM bosse pour garantir une rémunération juste aux auteurs-compositeurs qu'elle représente, son rôle ne doit pas être confondu avec celui des éditeurs qui, eux aussi, représentent les auteurs-compositeurs. Un éditeur cherchera à placer une chanson (dans une publicité, une série, un film ou autre) pour créer de la valeur. La SABAM s'occupera de percevoir et redistribuer cette valeur. Dans tous les cas, c'est l'auteur-compositeur qui décide s'il accepte de voir sa chanson circuler. Exemple de saison : Kate Bush ou Metallica dans la série *Stranger Things* ? Proposition de l'éditeur, accord de l'artiste et l'équivalent de la SABAM en Angleterre et aux États-Unis s'occupe de récolter les deniers chez Netflix.

Aujourd'hui, justement grâce à Netflix, mais aussi TikTok, YouTube ou Spotify, la musique circule de plus en plus. Résultat, les droits d'auteur valent de l'or. Et cela, les majors du disque et autres grosses boîtes d'édition l'ont bien compris, qui rachètent des catalogues entiers à prix d'or. La chanson se monétise, le droit d'auteur devient valeur financière. Cela se passe surtout aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, avec les stars du rock comme Bruce Springsteen, Bob Dylan ou Neil Young, mais la tendance est universelle. Et semble là pour durer.

Comment se positionne la SABAM par rapport à tout cela, elle qui voit le droit d'auteur comme le Graal des auteur-trices ? « *Ça dépend des cas*, dit Steven Desloovere. *Je peux comprendre qu'un Springsteen qui est déjà âgé et en fin de carrière, veuille vendre. Mais pour de jeunes auteurs-compositeurs, c'est différent. Quelle est la valeur d'une création ? C'est ce qu'on cherche à savoir.* » La SABAM va-t-elle dès lors se développer en conseiller ? « *C'est une possibilité. Une chose est sûre, on va toujours défendre les compositeurs pour qu'ils récoltent le fruit de leur travail à la plus haute valeur possible pour une chanson sur le marché.* »



© BERNARD BABETTE

Concerts, festivals... Toujours plus chers?

TEXTE : NICOLAS CAPART

Si l'inflation est généralisée sous nos plates latitudes, le secteur culturel et le prix des billets de spectacles n'échappent pas à la règle. Festivals et salles de concert luttent aujourd'hui pour rester à la fois rentables et abordables, tout en poursuivant leur mission de catalyseur de musiques, face à de nouveaux phénomènes comme la tarification dynamique... Et c'est souvent le mélomane qui paie la note. Petit état des lieux.

Tout augmente. Impossible de ne pas l'avoir remarqué, la majorité des prix à la consommation a considérablement augmenté ces dernières années. Aux lendemains d'une crise sanitaire dont les nombreux stigmates demeurent toujours visibles, la tendance va en s'accroissant et touche désormais les milieux culturels et événementiels très durement. En conséquence, ce sont les mélomanes et férus de notes qui mettent la main au porte-monnaie pour aller applaudir leurs idoles.

Cette augmentation des tickets, si elle s'accélère aujourd'hui, fut initiée il y a au moins deux décennies. « *Le monde de la musique et son modèle économique n'ont eu de cesse d'évoluer depuis la fin des années 50, explique Paul-Henri Wauters, directeur du Botanique. Cela a abouti à une dématérialisation et une digitalisation à l'ère d'internet qui ont mis l'industrie par terre et fait fondre les revenus discographiques d'artistes contraints d'aller chercher l'argent ailleurs... En l'occurrence dans le live, devenu valeur refuge. Ainsi se sont multipliés les méga concerts, dans de gigantesques salles de plus en plus nombreuses.* »

Aujourd'hui, les spectacles constituent 3/4 des revenus des artistes, une proportion qui a plus que doublé depuis la fin des années 80. Cette bascule n'a pu s'opérer qu'avec une forte augmentation du montant des tickets de concerts et de festivals.

Une tournée à 180 millions

La tournée américaine des Rolling Stones, en 2019, fut l'une des plus rentables de l'histoire, amassant près de 180 millions de dollars en... 16 dates ! Les fans belges de Mick Jagger et de ses complices auront quant à eux parfois déboursé 500 euros pour assister à leur prestation du 11 juillet dernier au stade Roi Baudouin. La Belgique, terre de festivals s'il en est, n'échappe en effet pas à la tendance, comme le confirme Jean-Yves Reumont, responsable de la programmation et de la communication des Ardentes, du Ronquières Festival et de la salle liégeoise Le Reflektor. « *Le montant des cachets d'artistes a été ces dernières années la raison principale de l'inflation des tickets. Depuis la première édition des Ardentes en 2006, ils ont grimpé en flèche. Pour certains grands noms internationaux, on parle de sommes extrêmement conséquentes, de montants à 6 chiffres...* »

Aux Ardentes comme partout dans le plat pays, il y a eu une augmentation du prix des billets d'entrée, mais elle s'est accompagnée en l'occurrence d'une forte évolution de l'événement. « *Nous avons déménagé, la physionomie du festival et sa taille ont changé, à l'instar de l'affiche. Entre l'édition de 2019 et ce cru 2022, l'affluence a plus que doublé.* »

Toujours dans le pays liégeois, mais avec des mensurations bien moindres – 300.000 euros pour 3 jours de musique alternative et 2.500 festivaliers quotidiens –, le Micro Festival a aussi vu grimper légèrement le prix des tickets et augmenté son offre avec une troisième journée au lieu de deux. « *L'été dernier, sans les aides exceptionnelles liées au COVID, notre trésorerie était juste à l'équilibre, sans pour autant assurer une pérennité de l'événement, explique Jean-François Jaspers, co-organisateur de l'événement. Cette année, l'objectif était donc de faire vivre le Micro et de le renforcer. Le but est atteint et le bilan moral est top, même si l'on est à nouveau très juste financièrement, voire un peu en déficit. Est-ce que l'utopie paie ? C'est la question que l'on va devoir se poser à l'avenir.* »

Une facture globale de plus en plus salée

Au-delà de ces constats, une série d'autres facteurs influent sur la tarification. Les coûts de production ont augmenté de plus ou moins 20% en 3 ans, les scènes sont devenues gigantesques et le public s'attend à du grand spectacle. La facture énergétique et les coûts logistiques participent également de cette augmentation, sans parler du manque de personnel ou encore de la frilosité des sponsors. « *Cette année, tous les organisateurs d'événements ont été très impactés par une série d'augmentation des coûts des matières premières et de la main-d'œuvre, poursuit Jean-Yves Reumont. De 20 à 70% sur certains postes, notamment techniques.*

Une inflation globale dont nous ne prenions pas encore la mesure à l'heure de fixer les tarifs, et que nous n'avons donc pas pu reporter sur le prix des billets cet été. En raison de cette situation post-COVID, on a également eu d'énormes difficultés à trouver de la main-d'œuvre. Nous avons dû faire venir du personnel d'Espagne. Des bras plus rares et donc inévitablement plus chers. »

Au Micro Festival, si l'on n'a « rien à voir en termes de ressources et de logistique avec les méga festivals, Jean-François Jaspers voit le verre à moitié plein des intermittents. Certes, nous subissons des augmentations de coûts, mais certaines d'entre elles font du bien. Je pense au personnel technique, dont les tarifs et rémunérations n'avaient plus évolué depuis une quinzaine d'année. C'est donc une bonne chose pour le secteur, d'autant qu'un tel savoir-faire est devenu très précieux. Et le Micro a pu tourner avec ses prestataires historiques, presque en famille. »

En dépit de tout cela, et au regard de ses subventions, les Ardentes se sont engagées à maintenir un accès le plus démocratique possible aux festivaliers. C'est l'essence même du soutien des pouvoirs publics. « *Un prix minimum abordable mais néanmoins réaliste par rapport aux coûts d'organisation d'un tel événement.* »

Même son de cloche du côté du Botanique, dont le directeur se félicite d'avoir pu contenir l'inflation autant que faire se peut. « *Avant le passage à l'euro, nos billets avoisinaient les 400-500 francs et une trentaine de concerts y était organisés par an. Aujourd'hui, il se situe autour de 17 euros et on a multiplié le nombre d'artistes invités à l'année par dix. On ne peut donc pas dire qu'en 20 ans nos prix se soient réellement enflammés. Nous sommes toujours dans une politique d'écrasement maximal du prix, pour éviter un effet dissuasif tout en restant rentable, en assurant aux jeunes artistes la présence d'une audience en face et en ne dépréciant pas leur travail.* »

Enfin, de plus petites structures telles que le Micro Festival devront sans doute mobiliser d'autres moyens pour continuer leur mission de diffuseur de culture dans le futur. « *Pour poursuivre, il faudra peut-être modifier un peu le modèle économique, jouer sur les prix. Reste aussi l'espoir de décrocher un financement plus conséquent et structurel via les dispositifs d'un contrat-programme. Pour pouvoir continuer à mobiliser le public autour de découvertes et de genres plus pointus et ainsi pérenniser l'accès démocratique à la musique.* »

● Tarification dynamique

Récemment, des prix allant jusqu'à 5.000 euros pour la prochaine tournée de Bruce Springsteen aux États-Unis ont défrayé la chronique. 10% furent vendus comme cela, 1% autour de 1.000 euros et jusqu'à 10.000 euros pour une poignée de sièges au premier rang. Une polémique que le manager du rockeur ne comprend pas, estimant ces montants « justes » pour voir sur scène « l'un des plus grands artistes de sa génération ». Pour les promoteurs XXL (AEG, Live Nation) et les géants de la billetterie comme Ticketmaster, les méga concerts sont de fait une aubaine, puisque la demande persiste.

« *On voit apparaître des montants démesurés, regrette Paul-Henri Wauters. Plus la salle est grande, moins le rapport à la musique est personnel et plus le prix peut être élevé... C'est une drôle d'équation. À l'inverse, ce qui est d'ailleurs tout aussi étrange d'un point de vue moral, c'est que des artistes émergents – qui prennent un risque majeur et vont presque jouer leur peau sur scène lors de concerts-découverte – vont gagner très peu et le prix des tickets sera assez bas malgré un rapport de proximité incroyable.* »

Ce système se nomme la tarification dynamique. Un modus operandi que l'on connaît – ou subit – déjà, lorsque l'on booke un vol ou loue une chambre d'hôtel. Le prix est ainsi fixé par le jeu de l'offre et de la demande, sans aucun contrôle, dans une acception totale de libre marché et vers une financiarisation grandissante de la sphère culturelle et musicale. Ces prix dynamiques vont de pair avec la récolte de données sur leurs clients de la part des entreprises.

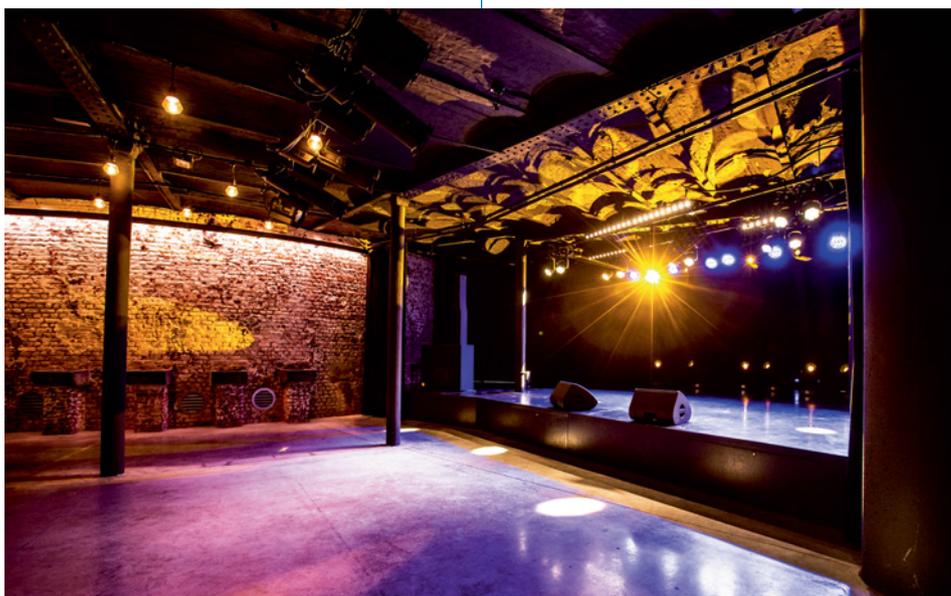
Un système qui peut fonctionner sur des événements pour lesquels la demande est forte, promis à un sold out rapide selon Jean-Yves Reumont, mais ne semble donc pas possible à instaurer durant l'année dans une salle comme le Reflektor. « *Ce que l'on étudie de près et pratique depuis quelques années, ce sont des tarifs de festival différenciés, en fonction des services proposés. On a évidemment le billet classique et le billet VIP, mais on peut imaginer une série d'autres accès dans l'intervalle. Des menus à la carte, en fonction des envies et du budget de chacun, pour lesquels il y a une vraie demande de la part du public.* »

Bienvenue au CLUB!

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

Sous la grande salle du Cirque Royal, il y a désormais The CLUB, une plage de béton lissé ouverte au sous-sol de la mythique institution. Cette nouvelle

adresse complète l'offre de lieux de petite jauge à Bruxelles, mais sa petite taille ne réduit pas pour autant son ambition.



© STÉPHANE RISACK

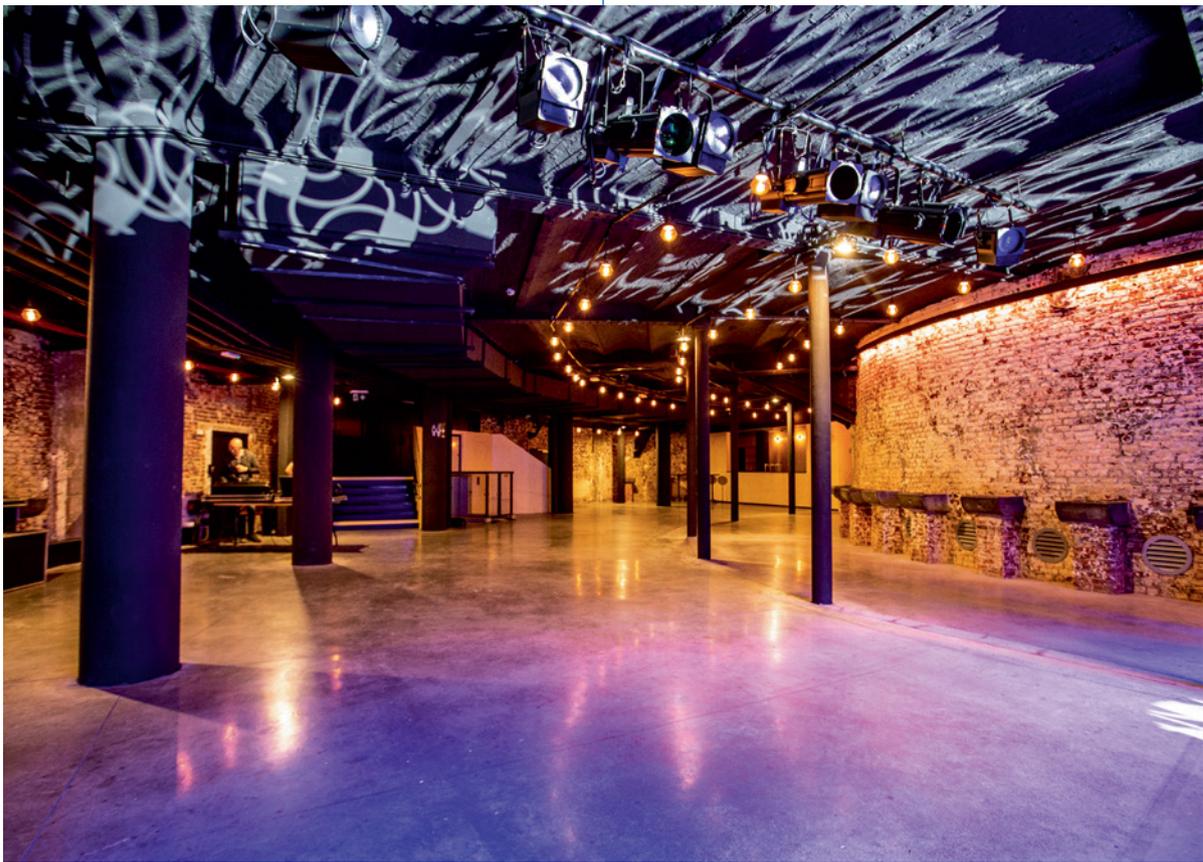
Sous sa visière, une entrée de verre. Derrière une façade haute, la grande salle au dôme. Le Cirque Royal ne cache pas son époque de construction, 1953 ; le mouvement moderniste y a laissé son empreinte sous la main de l'architecte Charles Van Neuten. L'institution bruxelloise existait pourtant bien avant et l'ouverture du CLUB révèle un autre temps de son histoire. À la fin du 19^e siècle, des promoteurs privés du quartier commandent un endroit de spectacle de cirque. À un petit vol de pigeon de la colonne du Congrès, une impressionnante construction – une structure de métal polygonale de 20 côtés – insère sa façade dans la rue de l'Enseignement, entre deux maisons bourgeoises néo-classiques. De ce premier édifice inauguré en 1778 ne reste qu'un sous-sol à colonnes et voussettes, plus ou moins laissé à l'abandon pendant des dizaines d'années. Dès son entrée en fonction, et alors que la grande salle vient de subir une rénovation complète, l'actuel directeur, Denis Gerardy, suggère à la Ville de Bruxelles, propriétaire des lieux, de réhabiliter ce sous-sol. La réalisation du projet prendra du temps. Ce n'est pas uniquement la faute à la crise sanitaire mais elle n'a certainement pas aidé.

Inauguré le 30 mai dernier, le CLUB tout neuf, 350 places debout, 180 assises, s'enroule autour d'une portion d'un fût central en briques brutes. Il s'agit de l'ancienne piscine aux phoques, indique un plan d'époque. Elle pouvait s'ouvrir au centre de la scène, à l'étage au-dessus. Des petits abreuvoirs

en pierre rythment la base du cylindre ; l'endroit accueillait jusqu'à une centaine de chevaux. Il y eut même, dit-on, des éléphants et des fauves ! Une autre faune, tout aussi variée, devrait à présent se rassembler sous ses voûtes. Brut de matériaux, intime par ses dimensions, scène de 70 m², la salle se trouve équipée d'un « kit son et lumière dernier cri », décrit son directeur. Et, côté public, rendue accessible, comme il se doit, aux personnes à mobilité réduite. Deux loges flambant neuf complètent l'offre. Le Cirque, vite devenu Royal par la grâce de Léopold II, a vu défiler des compagnies du monde entier, jusqu'en 1913. Toutes sortes de spectacles – revues de music-hall, pantomimes, concerts (déjà), ballets, représentations sur glace etc. s'y sont tenus depuis... et même des meetings politiques. « *Le CLUB renoue avec la tradition du music-hall* », insiste Denis Gerardy. Un esprit d'ouverture aux différentes disciplines artistiques affirmant une certaine vision de la culture.

Jouer au CLUB de Bruxelles

« *La programmation doit être le reflet de ce qu'il se passe dans la grande salle, poursuit le directeur. Aujourd'hui, au Cirque Royal, un groupe comme Midnight Oil peut monter sur scène le lendemain d'un spectacle de danse contemporaine... juste avant la prestation d'un humoriste !* » Pas sectaire, pas fermé, ce Club. « *Il y a beaucoup de musique, bien sûr, et de tous les styles, mais aussi du théâtre ou du stand-up* », un créneau porteur. Des directions



©STÉPHANE RISACK

d'écoles du quartier ont contacté l'institution, demandeurs d'un lieu de spectacle pour leurs élèves. « Il s'agit d'une salle publique, financée avec de l'argent public, elle doit servir la plus grande diversité artistique. »

Du côté des artistes, ils sont de plus en plus nombreux à avoir besoin de ce type de structure, à petite jauge. Denis Gerardy : « Auparavant, il leur était possible de démarrer dans une salle de 1.000 personnes. Aujourd'hui, les artistes doivent augmenter progressivement les jauges. Et je vois qu'on a beaucoup de demandes de la part de petites structures qui s'occupent d'artistes émergents. La ville a accepté qu'on travaille, au niveau de la location du CLUB, à un prix plancher. Ce qui permet aussi de plafonner le prix des places à maximum 20 euros. » La petite salle se veut un outil clé sur porte, ce qui ne veut pas dire que le directeur dit oui à tout, sourit-il. Le lieu accueillera encore des résidences ou des créations de spectacles, facilitant, avec une proposition de tarif encore plus avantageuse, le travail des artistes – balle dans le camp des Bruxellois et Bruxelloises.

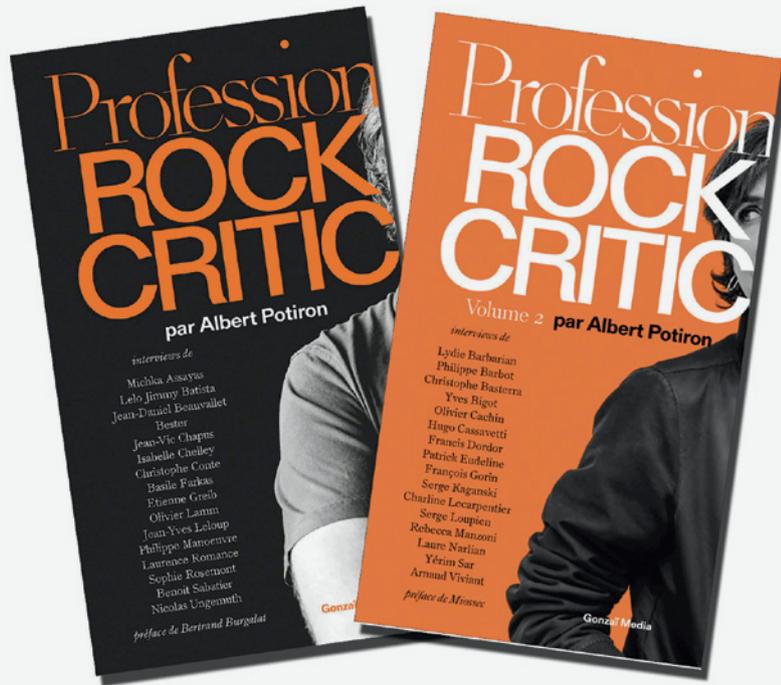
Cercle ouvert

Pourquoi The CLUB ? À l'énoncé du mot générique, les références pleuvent. Boîte, bar, music-club stimulent un imaginaire, sulfureux éventuellement, mais aussi avant-gardiste et évocateur de sous-sols, berlinois ou new-yorkais, où s'inventent de nouvelles façons de vivre la culture. Devenir membre d'un club suggère un

univers de réunions privées, voire sélectes ou secrètes. Plus pragmatiquement, et après avoir frôlé "L'Underground" (qui reflétait le côté développement d'artistes, de résidences), "La Factory" ou encore "Les Écuries", la nouvelle salle fut baptisée The CLUB. Un nom qui s'est imposé de lui-même. Les professionnel·le·s du secteur posaient la question : « Quand est-ce qu'il ouvre, votre club ? ». « On a conservé le terme », explique le directeur. En majuscules.

Petit bémol, les deux salles, la grande et la petite, bien que complémentaires, ne peuvent pas fonctionner en même temps. Cette contrainte sonore a vite été surmontée : bienvenue à l'alternance et aux plages horaires créatives. Le CLUB programme des spectacles courts à partir de 19h, qui devraient attirer les travailleurs bruxellois. Autre proposition : 22h30. Ce qui laisse le temps de manger avant le concert. Les restaurateurs du quartier, malmenés par la crise sanitaire, se réjouissent et, avertis de l'affluence et du type de spectacles, adaptent leurs commandes à leurs fournisseurs – oui, il semble que les amateurs de rock ne sélectionnent pas les mêmes plats que les adeptes de ballet... Denis Gerardy soigne également les relations avec les riverains, il rencontre leurs représentants une fois par mois, « ça fait partie de mes attributions ».

La salle prend son essor en douceur. Quelques groupes y ont joué en juin dernier pendant la Fête de la Musique. « On redémarre vraiment en octobre », communique encore son directeur. Portes ouvertes aux vents divers, maillé dans le tissu local, l'endroit devrait progressivement trouver sa vitesse de croisière. Allez ! Bienvenue au CLUB.



©DR

La critique musicale en 2022

Stop ou encore ?

TEXTE : SERGE COOSEMANS

« Écrire sur la musique, c'est comme danser sur l'architecture » aurait un jour balancé Elvis Costello. Ou était-ce Frank Zappa ? Quoi qu'il en soit, ça date du temps où la critique musicale était écoutée, prise (trop ?) au sérieux et permettait de vivre correctement d'une vocation ; fin mélange d'érudition, de talent littéraire, de mauvaise foi et de simple marketing. Une occupation qui existe toujours, mais de moins en moins rentable et donc moins rémunérée, et que l'on dit même souvent à deux doigts de rejoindre la liste des métiers disparus. Ou pas, finalement, contre toute attente ?

Exercice littéraire un poil masturbatoire ou vrai service au lecteur? Journalisme pur et dur ou partenariat marketing au ton – plus ou moins – libre et indépendant? Conseils humains pertinents ou avis aussi aptes à tourner en rond que les algorithmes... qui ne proposent que des choses qui se ressemblent?

Certes, des noms comme Lester Bangs, Yves Adrien, Nick Kent, Simon Reynolds et Nicolas Ungemuth ont pu briller à l'exercice de la "critique rock" et donner l'envie d'acheter des disques. Mais est-ce même encore possible à l'heure des playlists, du streaming et de ce marketing moderne pensé pour ratiboiser tout semblant de pensée critique? Qui lit (ou écoute?) encore les critiques musicaux, chez les jeunes, sur Internet?

Un site comme Goûte Mes Disques partage toujours ses emballages mais, justement, on parle bien là davantage d'emballages plutôt que de moqueries (critiques...) vis-à-vis de sorties jugées minables. De nos jours, la critique érudite (ou non) donnant son avis sur tout ce qui sort, semble avoir bel et bien vécu.

Dans la presse quotidienne et généraliste, les critiques d'albums sont de plus en plus rares, de plus en plus courtes. TOUS les magazines spécialisés (Rock This Town, Ritual, Mofo, RifRaf, Voxer et Out Soon) ont quant à eux disparu depuis belle lurette. De l'avis communément admis au sein des journalistes spécialisés, la simple critique est désormais un moyen de présenter une sensibilité, un choix personnel, de mettre en avant des petits labels ou des groupes débutants. Le minimum, donc. L'article de fond, l'interview, voilà autre chose nettement plus appréciable, pas seulement au niveau promotionnel mais aussi au plaisir de l'écrit et de la lecture. Bref, il y a bien depuis quelques années une réelle question de fond sur la "pertinence" de la critique. Qui reste encore défendue par des clans d'irréductibles Gaulois, à l'instar de Laurent Raphaël, rédacteur en chef du Focus-Vif: «*La critique musicale indépendante – indépendante d'intérêts économiques ou idéologiques s'entend – est le moins pire des systèmes pour explorer la sono mondiale sans s'y perdre. On n'a en tout cas rien trouvé de mieux pour séparer le bon grain de l'ivraie, débusquer les perles rares et démasquer les charlatans. Ce rôle d'arbitre qui refuse la paresse intellectuelle, et suppose une part de snobisme, d'élitisme et d'arrogance, qui passe mal à l'heure de la pensée chicorée, est d'autant plus crucial aujourd'hui que la presse classique a tendance à délaissier la critique pure et dure, sans colorants et sans additifs, au profit de formats fast food inspirés de la culture web. C'est moins un problème de format d'ailleurs que de paresse intellectuelle et de manque de convictions. Ne pas faire de vagues, ne pas froisser les sensibilités et amuser la galerie sont les nouveaux standards de la "critique" 2.0 ou 3.0*».

Laurent Raphaël est de cette génération qui a connu l'âge vraiment d'or des Inrocks et de la presse gratuite ainsi que la phase des blogs musicaux et l'ère MySpace des années 2000, qui ont «*fait émerger des groupes sortis de nulle part*» comme Arcade Fire et Arctic Monkeys. À ses yeux, le fossé entre celles et ceux qui accordent encore un peu d'importance à la critique n'est toutefois pas générationnel mais bien culturel, «*l'intérêt pour des contenus de qualité étant présent dans toutes les tranches d'âge*.» L'avenir de l'exercice critique ne se serait donc pas arrêté le 23 avril 2006, date de la création de Spotify. «*Je vois trois scénarios: dans le premier, la critique devient une niche, plus ou moins prospère, réservée à un public averti prêt à payer cher pour entendre des avis nuancés, construits, charpentés, voire littéraires. Dans le second, plus apocalyptique, la loi du marché, les algorithmes et le langage aseptisé ont écrasé toutes les voix discordantes et toute forme de complexité au profit d'un discours creux, interchangeable ou de faux clachs instagrammables. La troisième voie, que j'appelle de mes vœux, verrait la critique épouser de nouveaux formats (podcasts, publications de prestige comme chez Le Mot et le Reste...) sans pour autant tuer la presse papier, berceau historique de la critique.*»

Une vision du futur proche que partage Jeff Lemaire, tête pensante du site Goûte Mes Disques, autre tribu de derniers Mohicans locaux: «*Des scénarios que Laurent esquisse, j'opterais moi aussi assez naturellement pour la troisième voie, qui est la plus intéressante, et celle qui est le plus en phase avec les habitudes de consommation de 2022. Ceci dit, cette troisième voie existe déjà: des bons podcasts musicaux, cela ne manque pas, des ouvrages passionnants et pertinents sur la musique sortent très régulièrement et sur YouTube, on peut trouver des formats pas inintéressants sans trop se fouler. Le nerf de la guerre restera encore et toujours l'argent. On a habitué le consommateur à une illusion de gratuité et je suis assez pessimiste par rapport à la capacité du consommateur lambda à investir dans la presse culturelle. Goûte Mes Disques n'a pas de modèle économique. On ne vit aujourd'hui que de maigres rentrées et même quand on explique aux gens la démarche, on galère à obtenir une centaine d'euros par mois alors qu'on peut s'appuyer sur une communauté de milliers de personnes. Ce qui me fait dire que bien que la troisième solution serait la meilleure, on risque fort d'aller plutôt vers la première, celle d'une presse musicale devenue niche. Parce que soyons honnêtes: le second scénario où les algorithmes et la loi du (cyber)marché cassent tout, c'est déjà arrivé selon moi... et on en paie le prix fort aujourd'hui.*»

Le temps des "bibles" (les Inrocks de 1990, le NME de 1994...) étant révolu, quasi tout le monde reconnaît aujourd'hui picorer, autrement dit fréquenter des niches, justement. Goûte Mes Disques, Gonzaï et Pitchfork sont les noms qui ressortent le plus souvent. Wire chez les plus pointus. Même s'il semble clair que quelques phrases éventuellement brillantes n'auront plus jamais la même force de frappe sur le public qu'une chanson placée dans une scène choc de la série culte du moment, la critique musicale n'est donc pas forcément condamnée. Selon Laurent Raphaël, «*elle évolue, elle se métamorphose. Il y a beaucoup de déchets mais on voit aussi apparaître des initiatives intéressantes qui pourraient lui donner un coup de fouet. Je pense par exemple à ces séances d'écoute sur YouTube avec les commentaires en direct. Le discours sur la musique intéresse toujours les gens. Mais la posture du critique en surplomb qui déverse la bonne parole pourra à l'avenir être plus compliquée à tenir.*»

À raison, sans doute. Prenons quelqu'un de généralement reconnu comme un excellent critique, le britannique Simon Reynolds. Ce qu'il pense en quinze lignes du dernier Beyoncé peut être très intéressant. Mais moins que ses livres sur le post-punk et les raves et moins que les podcasts où il parlerait de ces bouquins. Moins aussi que les playlists de post-punk et de rave-music qu'il pourrait concocter pour l'une ou l'autre plateforme de streaming. Et même moins qu'une interview de Beyoncé par Simon Reynolds. Le désintérêt pour la critique musicale tient donc assurément aussi de l'intérêt justement souvent limité de l'exercice, surtout à une époque où des technologies abordables permettent des choses beaucoup plus créatives qu'un paragraphe poussif et tortueux pour dire qu'un album est juste "moyen". Comme le dit Jeff Lemaire: «*La critique musicale, j'adore ça. Je ne comprends pas trop le désamour pour cet exercice qui est passionnant quand il dépasse le strict cadre de l'analyse pure et dure du disque pour essayer de placer celui-ci dans un contexte plus large, et d'y ajouter des balises et des indices qui permettent de mieux appréhender l'époque dans laquelle on vit. En tout cas, quand c'est possible, c'est ce qu'on essaie d'apporter avec Goûte Mes Disques. Mais on ne peut pas nier que l'avènement des blogs et des webzines, s'ils ont été l'occasion de découvrir un paquet de belles plumes, ont été aussi un terreau fertile pour une quantité non négligeable de "wannabe" Lester Bangs, qui n'avaient pour eux que des ambitions inversement proportionnelles à leurs talents.*»

Tiens, et si on lançait un webzine où l'on critiquerait les critiques?



Psst Mille, une plateforme féministe intersectionnelle défendant la représentation et de l'inclusion

Make Techno Queer Again!

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

La nuit, tous les chats sont gris. Chacun peut se présenter comme bon lui semble, se transformer en reine de la nuit ou montrer son vrai visage : gay, trans, genderfluid, chômeur, banquier ou drag queen... Tout est permis, la nuit accueille le monde tel qu'il est. Sauf que cette image d'Épinal n'est plus tout à fait juste.

Si la house et la techno sont nées parmi les communautés noires et “queers” aux États-Unis, elles ont aujourd’hui l’image de musiques d’Européens aisés et bien comme il faut. « C’est devenu un phénomène global, dit Tom Brus du C12. Sortir en club, c’est un hobby qui coûte de l’argent, il faut pouvoir se permettre de payer une soirée et c’est vrai qu’à un moment, les Blancs hétéros se sont un peu appropriés le truc. Avec l’EDM (Electronic Dance Music, – ndr), on s’est beaucoup éloigné de ce qu’était l’électro au départ ». En d’autres termes : « Sur le dancefloor, si tu regardes autour de toi, c’est surtout des hommes blancs », dit Shaïne Mahaux du collectif Psst Mille.

Le constat est là : la scène électro (au sens large), réputée inclusive et ouverte d’esprit, ne l’est plus tant que ça. Ça se traduit par un manque de visibilité des personnes FINTA (femmes, intersex, non-binaires, trans, a-genre), queers ou d’origine étrangère, que ce soit dans la cabine du DJ ou sur la piste. Résultat, iels restent sous le radar, préférant des soirées au sein de leurs communautés organisées par une des nombreuses associations qui défendent leurs droits à plus de visibilité. Des soirées plus “chill”, plus “safe”, plus ouvertes d’esprit, en un mot, plus agréables. Mais pour faire avancer les mentalités dans la bonne direction, rester entre soi ne suffit pas, « on doit occuper l’espace, éduquer, se mélanger ».

Goddess is a DJ

Il y a quelques mois, le rapport de la plateforme SCIVIAS a jeté un fameux pavé dans la mare des organisateurs de concerts en calculant le nombre de personnes FINTA à l’affiche des festivals de la Fédération Wallonie-Bruxelles : 78% d’hommes, 21% de femmes, 1% de personnes non-binaires. La scène électro n’échappe pas à ce constat, même si des efforts ont été faits ces dernières années. À Dour, 11 artistes sur 30 programmé-e-s sur la scène Balzaal étaient des femmes ou “female identified”.

Le festival Bru-X-Elles qui aura lieu fin septembre au VK a pour but de mettre sous les projecteurs les artistes FINTA (on leur doit par ailleurs ce nouvel acronyme qui permet de ne parler que d’identité de genre et non de questions d’ordre sexuel, – ndr). En avril, un appel à artistes a été fait. Les organisateur-ices ont reçu... 247 candidatures.

En clair, il y a de quoi faire. Rien qu’au niveau de la scène électro, on peut citer Melissa Juice, Sara Dziri, Karla Böhm, AliA, Spirite, Vera Moro, Dance Divine, Gem&I, Marouchka... Les artistes sont là, elles et iels existent, mais on ne leur offre que trop rarement la scène. C’est notamment pour remédier à cela que des collectifs sont nés, eux aussi nombreux, mais qui vivent avec les moyens du bord et la passion de la cause juste à défendre : Psst Mille, Not Your Techno, Mothers & Daughters (MoDa), Les Volumineuses...

« On doit faire nous-mêmes les soirées pour mettre ces artistes en avant, dit Yasmine Dammak de Not Your Techno, mais on a aussi besoin d’appréciation par d’autres organisations plus reconnues. » « Sur le long terme, l’objectif est d’influencer le secteur musical avec les événements qu’on organise, dit Souria Cheurfi de Psst Mille. Ce dont on a besoin, c’est que les institutions culturelles reconnues de type AB ou Bota suivent. Mais c’est tout l’écosystème qui doit évoluer. » Exemple parlant, parmi les programmeurs en FWB, seules 15% sont des femmes.

Pour autant, chacune est d’accord pour dire que les choses bougent dans la bonne direction. Il y a eu un éveil. Les clubs comme le C12 ou le Fuse ont embauché des femmes comme DJ résidentes (AliA et Karla Böhm au C12, Sara Dziri au Fuse). Et, probablement grâce au rapport SCIVIAS, les programmeurs se posent désormais la question de la diversité de leur line-up. Mais, il y a deux “mais” à considérer.

Cet éveil est-il dû à une réelle volonté de coller à la société ou a-t-il pour but d’atteindre un certain quota ? « Ne le font-ils pas simplement par peur de se faire dénoncer ? Pour moi, c’est ça qui est un peu dérangeant, dit Shaïne de Psst Mille. La démarche n’est pas saine et réelle. Et on arrive à des situations comme à Marseille

où une fille trans s’est faite programmer dans une boîte et elle a été reçue comme une merde. »

« La question des quotas est compliquée, enchaîne Souria. D’un côté, c’est un outil hyper efficace, mais si tu n’as pas un travail de fond derrière, si rien ne change à l’intérieur des structures et des institutions culturelles, ça ne sert à rien. Le line-up, c’est la pointe de l’iceberg. » C’est le deuxième “mais”. Le changement doit se faire en profondeur. Il faudrait aussi parler de la sécurité, des techniciens, des managers, programmeurs, directeurs de clubs et de salles, etc. Bref, l’écosystème de la musique live a besoin d’être féminisé.

Yasmine Dammak – Not Your Techno

« On doit faire nous-mêmes les soirées pour mettre ces artistes en avant. »

Safe Space

Voilà pour la cabine DJ. Place au dancefloor. « On a fondé Not Your Techno en partant d’un constat, dit Yasmine Dammak, cofondatrice du collectif en 2019 avec la DJ Sara Dziri – toutes deux d’origine tunisienne. La musique électronique, c’est notre truc, on sortait faire la fête et on se demandait : où sont les personnes comme nous ? On est vraiment les seules à aimer ce genre de musique ? »

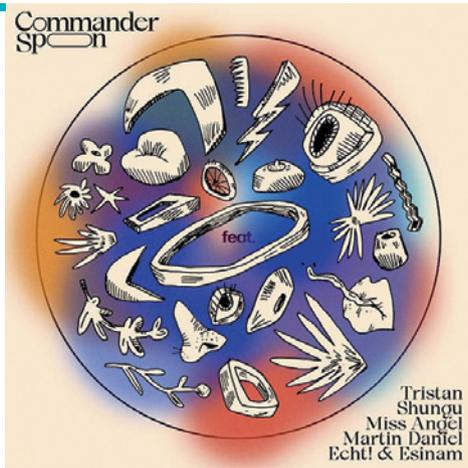
Il s’avère que la nuit n’est pas très accueillante, « pour les femmes, on l’a bien vu avec #BalanceTonBar, mais aussi pour les personnes trans, queers ou non-binaires. Iels ne se sentent pas dans un “safe space” ». « Je ne pense pas qu’on puisse dire qu’on se sente en sécurité dans un club en 2022, dit Shaïne de Psst Mille. Certes, il y a beaucoup de choses qui sont mises en place, mais est-ce que je me sens plus safe maintenant en tant que femme qu’avant ma transition ? Non. L’alcool aidant, on sait que ça peut devenir rapidement dangereux. »

C’est la question de l’accueil, de l’atmosphère d’un club. « C’est important de mettre l’accent sur l’accueil, dit Yasmine de Not Your Techno. En tant que personne queer, on peut adhérer à des endroits plus masculins et hétéros, mais si tu ne te sens pas la bienvenue, qu’est-ce que tu fais ? Beaucoup évitent certains endroits pour cette raison. »

Là-dessus aussi, les choses commencent à bouger. Ces deux dernières années, en fait, depuis #BalanceTonBar, les changements se font sentir, des choses « pour éduquer le staff » par rapport à la présence de personnes FINTA. Au C12, les initiatives ont commencé dès 2019 où « on a eu beaucoup de monde et parfois des comportements pas toujours cool », dit Tom Brus, cofondateur du club.

Concrètement, le club, qui tient à avoir un public diversifié et ouvert d’esprit, collabore avec différents collectifs. À l’entrée (jamais de prévente, ça permet un premier filtrage), Shaïne de Psst Mille « fait un speech d’intro qui permet d’expliquer nos valeurs. À l’intérieur, on essaie de limiter les photos au maximum, dit Tom Brus. On a aussi créé cette team de personnes FINTA qui sont là pour naviguer incognito dans le club et essayer de repérer des comportements qui ne sont pas ok. À ce moment, la sécu doit leur faire confiance et sortir la personne en question ». Il y a aussi un “helpdesk”, des toilettes mixtes et des collaborations en vue avec cette scène pour de futures soirées.

Reste à savoir si ces initiatives seront suffisantes pour faire évoluer les mentalités. L’idée étant aussi « d’améliorer l’atmosphère générale dans l’espace public ». L’un dans l’autre, il s’agit aussi pour les communautés qui l’ont créé de se réapproprier la techno. Shaïne de Psst Mille : « Il y a des Afro-Américains aux USA qui ont lancé un mouvement Make Techno Black Again. C’est vraiment l’idée de réapprendre l’histoire de la techno et dire : ben non, ce n’est pas une musique de berlinois blancs, c’est une musique d’Afro-Américains queers. C’est bien de le rappeler. Les kids qui sont en club ne sont pas forcément au courant de ça. C’est aux clubs d’éduquer le public là-dessus. L’éducation peut se faire sur le dancefloor ».



Commander Spoon

Flock

Humpty Dumpty Records

Entre *Spooning*, qui n'a pas vraiment eu l'occasion d'être défendu sur scène, et un prochain album à venir en 2023, il y a eu une pandémie. Pendant cette période, Commander Spoon ne s'est pas tourné les pouces. Le quartette en a profité pour inviter des amis à le rejoindre en studio et tenter de trouver de nouvelles pistes. Et voici *Flock* (le troupeau). « C'est un side project, explique le saxophoniste Pierre Spataro. L'idée était de travailler avec la scène belge qu'on aime bien, tous horizons confondus, et d'avoir un maximum de processus créatif en studio. On a proposé des thèmes aux artistes qui ont choisi ce qui leur parlait le plus ». L'EP se découpe en quatre Épisodes, qui se déclinent en vidéos, clips et interviews sur les réseaux... plus un morceau (*Premier mars*), qui s'est échappé du troupeau. Commander Spoon a donc exploré différents sons sans jamais oublier son identité. Il y a d'abord un échange explosif avec ECHT! et Esinam pour une approche ethno/électro brute. « Tous les instruments sont doublés et le challenge était de trouver la complémentarité ». Vient ensuite la voix envoûtante de Tristan qui emmène le morceau dans un univers assez théâtral avant de partir presque en vrille. Irrésistible ! La présence de Shungu, beatmaker et producteur, dans le troisième épisode ramène le groupe dans une sphère plus groove, jazz et funk. « Il est fort influencé par le jazz et nous par son hip-hop. Il a une carrière incroyable à l'international et n'est pas assez connu chez nous. Il a presque dirigé la session et nos échanges étaient riches ». Et puis, il y a le quatrième épisode avec Miss Angel et son flow unique et brûlant. « Elle est dans le top 3 des rappeuses en Belgique, si pas la première, et a amené une énergie de dingue qui a fait décoller le morceau. » Au final, ce disque hétéroclite et très produit, qui aurait pu être chaotique, est un parfait condensé de ce qui se fait de mieux sur une certaine scène jazz (au sens large) en Belgique. Une réussite totale. –JP



Otto Lindholm

FortyTwo

Totalism

Vu le pseudonyme, le lettrage et la pochette, on pourrait s'attendre à de la techno nordique. En réalité, Otto se prénomme Cyrille et c'est bien d'un projet bruxellois qu'il s'agit. 42 minutes (d'où le titre), 2 morceaux. Au moment de classer l'album, on choisira le rayon "ambient néo-classique minimaliste". Au moment de vivre ces compositions, car c'est autant une expérience à vivre que quelque chose à déposer sur une platine, oui, on optera plutôt pour la contemplation et l'introspection. Reg, la face A, est plutôt élégiaque, le genre de musique que l'on imagine bien entendre dans sa tête quand on se promène sur la plage de la pochette, par temps instable. *The Donkey Theory* est en revanche plus sombre, voire même anxieux. Si les motifs principaux se répètent et s'étirent, il se passe beaucoup de choses en arrière-plan. Qui court-circuite le cerveau et ouvrent les cœurs. Dans son genre, un très bel album. –SC



Jakbrol

Brutal & susceptible

Autoproduction

Une autoproduction, oui, mais de grande classe. Avec derrière les manettes et aux arrangements l'omniprésent Remy Lebbos (Great Mountain Fire, David Numwami, Fügü Mango, Atome et on en passe) ainsi que Lionel Capouillez du Studio Air (qui a notamment collaboré avec Stromae ou Bigflo & Oli), Théo Eloy s'est bien entouré et s'est même offert les services de Casimir Liberski au piano. Bref, le Brel du brol, comme il se définit (ou encore l'Angèle chauve) avait envie de bien faire les choses pour ce premier EP sauce hip-hop atypique. On retrouve la distance et l'ironie (*Les États-Unis*) qui caractérisent son écriture qui se montre aussi souvent très frontale et trashy pour passer le monde à la loupe un peu façon Orelsan (*Village*). Une énergie et un flow qui viennent du slam, un style dans lequel l'artiste s'est longtemps illustré en partici-

gant (et en remportant) de nombreux concours, à l'image de ce *J'aime bien quand on baise*, au débit impressionnant, et surtout de *Géométrie*, titre épuré voix / piano, à l'esprit très Léo Ferré. Brutal & susceptible ? Direct et poétique aussi. –FXD

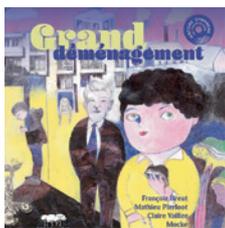


Chouk Bwa & The Ångströmers

Ayiti Kongo Dub #1

Les Disques Bongo Joe

Chouk Bwa & The Ångströmers s'est révélé en 2020 à la faveur de *Vodou Alé*, album subliminal imaginé à la croisée des temps et des continents. Entre traditions ancestrales importées d'Haïti et pulsations tribales distillées depuis des unités électroniques, le collectif a réalisé un coup aussi parfait qu'impromptu : connecter les croyances de musiciens haïtiens avec le savoir-faire de producteurs bruxellois (Frédéric Alstadt et Nicolas Esterle). Après avoir relié la Mer du Nord à celle des Caraïbes en un disque, l'association revient sur un format court, profilé pour agiter le dancefloor. En trois morceaux resserrés autour des tambours, le groupe belgo-haïtien explore les limites de la transe via des cavalcades propices aux hallucinations collectives. Cœur battant, corps dansant, l'équipée traverse les vapeurs du dub et s'infiltré dans la culture techno. De quoi invoquer les esprits sans prise de tête. –NA



François Breut, Mocke & Claire Vailler

Grand déménagement
Le Label Dans La Forêt

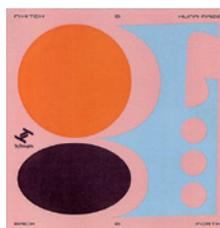
Livre-disque conçu à l'attention des enfants, *Grand Déménagement* entremêle mélodies et poésie au cœur d'un récit inspiré par le déclin de l'industrie minière en Wallonie. Chanteuse, illustratrice et conteuse de cette épopée atypique, François Breut revient sur les prémices du projet : « Il y a une dizaine d'années, l'auteur carolo Mathieu Pierloot m'a proposé d'illustrer ses textes. Il y avait question d'un village et d'un charbonnage. Nous avions un éditeur. Malheureusement, ce dernier a fait faillite... » Les choses auraient dû en rester là. Une randonnée va toutefois inverser le cours de l'histoire. « En 2019, j'ai participé à La boucle noire, retrace François Breut. C'est une marche de vingt-trois kilomètres autour de Charleroi. Elle a pour but de retracer l'histoire de la région. J'ai donc escaladé des terrils et observé le panorama. Le soir, en rentrant chez moi, j'ai repensé aux textes de Mathieu Pierloot. » La chanteuse reprend alors contact avec l'écrivain en vue de remanier leur collaboration oubliée, de poser de nouvelles illustrations sur les mots. Dans le même temps, des chansons se dessinent aux côtés de Mocke et Claire Vailler, les chevilles ouvrières du groupe Midget!. Lus ou chantés, les morceaux de *Grand Déménagement* ne sombrent jamais dans la dépression. « Comme ce livre-audio s'adresse à des enfants, on se voyait mal évoquer la pollution souterraine et le taux de chômage. Nous nous sommes donc concentrés sur des points positifs et durables : la végétation sur les terrils, la possibilité d'y cultiver des fruits et des légumes. » Si l'histoire contée par François Breut et les siens s'inspire du bassin industriel carolorégien, le récit se veut universel, ajustable à d'autres réalités. À d'autres sols rongés par la voracité du capitalisme. Entre vertus poétiques et historiques, *Grand Déménagement* puise les ressources nécessaires pour séduire petits et grands. –NA



Monolithe Noir

Rin
Humpty Dumpty Records / Capitane Records

Autant y aller franchement : ce troisième album de Monolithe Noir restera assurément comme l'une des meilleures choses sorties de Belgique au moment de tirer le bilan de cette étrange année 2022. Déjà parce que cette musique ne ressemble à rien de connu, qu'on est bien en peine d'y dégouter une influence évidente ; bref, que Monolithe Noir est tout sauf une version locale d'un projet électronique étranger, plus connu et plus talentueux. Histoire de tout de même situer un peu l'affaire, on dira malgré tout qu'on navigue ici entre post-punk (le formidable single *Finvus*), ambient à violon, chansons habitées et agitées sans être vraiment rock, et même world music mutante (l'inquiétant *Barra Rouge*, feat. Jawhar). « S'ils ont été composés et peaufinés dans une forme d'apaisement, les titres de *Rin* restent traversés par des tensions, la colère, la foudre », nous apprend le dossier de presse, précisant également que « La Bretagne, l'envie de la retrouver et la redécouvrir a été centrale dans l'écriture du disque et dans l'imaginaire qui en émane. Chemins creux, arbres nouveaux et râblés, côtes ciselées, lande, Brest, les villages esseulés, les zones périurbaines, une centrale nucléaire en plein Monts d'Arrée. Et autant d'intempéries que d'éclaircies ». À chacun son imaginaire. Celui de l'auteur, Breton habitant Bruxelles, n'étant pas forcément celui de quelqu'un retrouvant sur cet album un peu des ambiances à la Trent Reznor ou la tension électrisante des meilleurs albums post-punk. Comme quoi, à l'instar du monolithe noir du film 2001, l'Odyssée de l'espace, celui-ci explose votre âme en mille morceaux cosmiques. –SC



Nikitch & Kuna Maze
Back & Forth
Tru Thoughts

Deux ans après le bien nommé *Débuts*, Nikitch et Kuna Maze remettent le couvert avec *Back & Forth*. Si le duo français ne se quitte plus, il travaille aussi à distance. Le premier (Nicolas Morant) depuis Grenoble et le second (Edouard Gilbert) à Bruxelles où il réside depuis plusieurs années. Si la "touche française" est notable dans les sons de synthés vintage qui parcourent le disque, c'est plutôt du côté de Londres et de la nouvelle scène jazz UK qu'on rapprochera *Back & Forth* – pas étonnant si l'album sort sur le label londonien Tru Thoughts. Un jazz moderne, décomplexé et électronique. Mais là où Kokoroko, par exemple, puise son inspiration dans les sons d'Afrique, c'est du côté du Brésil que lorgnent Nikitch et Kuna Maze. Un Brésil qu'on retrouve dans cette rythmique funky en diable faite de basses et percussions incessantes, mais aussi dans une flûte magique qui se promène ça et là et des voix carioca entêtantes qui permettent au duo de faire le grand écart entre clubs de jazz et clubs house. Un disque à écouter la nuit, en mode festif ou intime. –DZ



Twin Toes
Long Story Short
Capitane Records

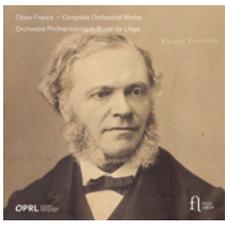
Antoine Chance et Nicolas Mouquet pratiquent l'art du décalage et ce, depuis leurs débuts et leur entrée remarquée sur la scène de la Fédération Wallonie-Bruxelles par la case Concours Circuit. Après quelques singles et autant de clips barrés, l'heure du premier album a sonné. Hébergé par la maison Capitane Records (Juicy, Nicolas Michaux...), cette "longue histoire courte" (on vous parlait de décalage) se décline en dix titres dans un style pop lo-fi qui se montre tour à tour ensoleillé ou ombragé, dans la veine d'Efterklang ou d'Animal Collective. À la première écoute, à la lecture des titres à contre sens (*Lobstory*, *Ahahaha* ou encore *Bossa Charleroi*) et à la vue de leur

univers coloré aux clips rigolos, on aurait tendance à réduire le groupe à de la pop feel good. Il y a de ça, un peu d'easy listening par-ci par-là ou de tropical song aux rythmes syncopés et à la guitare funky. Mais à toute part de soleil – toutefois souvent déséquilibrée par des tonalités mélancoliques (*Bossa Charleroi*, *Sunny Eggs*) –, il y a sa part d'ombre. *Who Cares* (« *The world is falling apart... who cares* ») et surtout, *Not Trying*, sa guitare dark et ses arrangements planants (« *I'm not trying to be anyone else* ») viennent assombrir le tableau et contrebalancer les trouvailles humoristiques jouant sur les mots (*Lobstory*) ou autres sujets WTF (*Ghost Hair* ou *Lost in Playlists*). Un premier album très réussi, très cohérent, ludique et loin d'être idiot. Le pied, quoi. –FXD



Barbara Wiernik
Ellipse
Spinach Pie Records

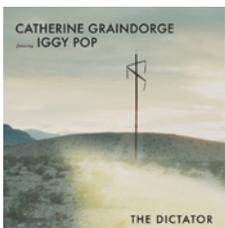
Elle en rêvait depuis longtemps : chanter en s'accompagnant d'instruments qui rendent parfaitement hommage à son timbre de voix. Barbara Wiernik s'est entourée de musiciennes délicates (Hélène Duret à la clarinette et clarinette basse, Sigrid Vandenbergaeerde au violoncelle) et d'un vibraphoniste non moins sensible : Bart Quartier. Au travers de 10 chansons plus sensibles les unes que les autres, Barbara dépose ses mots bien choisis et vocalise (rappelant parfois l'esprit d'une Kate Bush) ou scatte à sa façon, avec une pointe de chant indien. Cela donne à l'ensemble une tonalité singulière, entre mélancolie (*Land Of Poetry* ou la magnifique berceuse *Bird Of Sukhotai*) et chants optimistes. Les arrangements et compositions sont savamment construits et les interventions boisées des marimba et clarinette viennent en contrepoints délicieux des cordes et de la voix. Laissez-vous embarquer, ça fait vraiment du bien. –JP



César Franck

L'intégrale en 4 coffrets

Né à Liège en 1822, mort à Paris en 1890, César Franck a droit, pour le bicentenaire de sa naissance, à une sympathique déferlante de CD balayant la totalité de son œuvre. Ces intégrales ont le mérite de rappeler que, si tout ne fut pas impérissable dans sa production, la richesse du catalogue du "père Franck" ne se limite pas à ces quelques tubes que sont sa *sonate pour piano et violon*, son quintette ou son émouvant *Prélude, fugue et variation*. Mieux, ils sont l'occasion de rappeler que ce Wallon naturalisé français, pianiste prodige et organiste talentueux, connut une légitime heure de gloire. S'il créa avant son ami Liszt la forme du poème symphonique, il sut enrichir la musique française en donnant à ses illustres élèves d'Indy, Chausson et autre Duparc le goût des grandes formes musicales. Ce sont d'ailleurs ses élèves qui érigeront en système la forme cyclique dont on lui attribue régulièrement la paternité, alors qu'il se sera toujours gardé de l'enseigner. Enfermé à tort dans une image un peu passéiste, ce progressiste catho mais pas bigot, porté par l'idéal de la Révolution de 1848, donnait volontiers des concerts de charité pour les ouvriers. Il fut aussi, on le sait moins, un ardent propagandiste de la formation musicale pour les femmes, qu'il estimait des artistes à part entière. L'intégrale des œuvres orchestrales (4 CD *Fuga Libera*), gravée par l'excellent Orchestre Philharmonique Royal de Liège et ses différents chefs est un must, couronné d'un Diapason d'Or. L'intégrale de la musique de chambre (4 CD *Fuga Libera*), réalisée à l'initiative de la Chapelle Musicale, est tout aussi captivante. Si le coffret *Mélodies et duos* parlera surtout aux aficionados, aucune réserve en revanche sur la réédition de l'intégrale pour orgue et harmonium par Joris Verdin. **-SR**



Catherine Graindorge featuring Iggy Pop

The Dictator
Glitterbeat

« *When I was a little boy, I remember...* » La voix est modulée par des cordes vocales qui ont vécu. On visualise : la catastrophe s'est produite. Devant un paysage désolé, l'homme égrenant ses souvenirs pourrait être le dernier sur Terre. « *I am legend* », à la Richard Matheson. Et c'est bien à une légende qu'appartient cette voix. Iggy Pop la pose sur le violon et les effets de Catherine Graindorge comme s'ils avaient toujours été son milieu naturel. La musique de Catherine lui évoque « *des calices, des corsages et des vieilles pierres. C'est le romantisme européen et il s'insinue en moi comme un brouillard, comme l'hiver à Venise, comme un vent de minuit* ». Décidément, le karma de la musicienne lui vaut de belles rencontres ! Celle avec notre bon vieux pied nickelé a commencé quand deux des titres de l'album *Eldorado* sorti en octobre 2021 ont été playlistés dans *Iggy Confidential*, l'émission qu'il anime en radio (6Music, BBC), s'est poursuivie par plusieurs échanges ayant abouti à trois des quatre morceaux de ce saisissant EP, et s'est concrétisée "en vrai" du côté d'Anvers le temps du tournage d'un clip pour *The Dictator*, la plage d'ouverture. « *Il y a une "maçonnerie gothique" à l'œuvre ici, avec une force très ancienne soutenue par des structures très astucieuses*, observe Iggy à propos de la musique de Catherine. *Ma contribution consiste à rendre compte, par les mots, de la menace actuelle et de l'aspiration au bonheur et à la paix.* » La bande originale parfaite de notre sombre monde, où tout grince et crisse, aux échos chargés d'inquiétudes. **-DS**

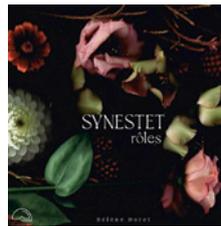


La Reine Seule

Visages

Kapitän Platte

Judith Hoorens fait partie du groupe post-rock We Stood Like Kings et elle s'offre ici, en "Reine Seule", une virée piano solo. Huit plages néo-classiques avec comme contrainte de départ une cellule de trois notes, qu'elle fait évoluer harmoniquement, mélodiquement, du mineur au majeur, du romantisme au minimalisme, créant ainsi huit atmosphères qui s'enchaînent, vous transportent, vous émeuvent. Huit petits moments très contemplatifs et cinématographiques. Pour les amateur-trices de Philip Glass et autres Michael Nyman, Keith Jarrett, etc. Des visages, des images, des émotions. **-FXD**



Synestet

Rôles

Igloo Records

Rôles, le second album de Synestet est un véritable petit bijou. Hélène Duret a réussi le pari d'enrober une musique fouillée, voire complexe, dans un écrin inattendu, poétique, ludique et très éloquent. On pourrait presque y voir des couleurs ou sentir des odeurs, tellement c'est incarné, mais on entend surtout une musique inventive délivrée avec une simplicité désarmante. Aux sons feutrés et mystérieux de la clarinette (et clarinette basse) d'Hélène Duret se mêlent ceux, plus âpres, du sax de Sylvain Debaisieux, tantôt ténébreux, tantôt incisif. La guitare, toujours fluide, de Benjamin Sauzereau peut être sobre (*Reine sous terre*) ou très volubile (sur le magnifique *La mesure du possible*) et parfois totalement débridée (*Flying Low*). La batterie de Maxime Rouayrou, au son mat (presque pâteux), tout en "rouleaux" et roulements, agit comme un merveilleux tapis sur lequel chaque musicien peut se laisser aller. Fil Caporali peut ainsi égrener un balancement doux

et gracieux ou s'affoler à l'archet sur *Pas de signal*, par exemple. Tout s'échange, se mélange et se mêle avec cohérence. Entre valse lente, ballades aux effluves rock, musique de chambre, pointes de cool jazz et improvisations, Synestet impose son esthétique singulière tout au long d'un disque inventif, intelligent et plein d'éblouissements. Voilà sans aucun doute l'une des plus intéressantes sorties jazz de ces derniers mois. **-JP**



Bernard Orchestar

Climax

Rebel Up / Bernard Orchestar /

Vlad Productions

De la musique balkanique mais sauce techno ? Oui, ami puriste et amateur de sonorités cuivrées, passe ton chemin. Outre le final *Ratatak*, plus "traditionnel", il vous faudra apprécier l'approche électro, voire hard techno (*Peroxyd*) de Bernard Orchestar, très éloignée du son de ses débuts. Un cocktail multivitaminé au surréalisme bien de chez nous (« *Ton boulet... mes frites / Mon boulet... tes frites* ») où l'humour sert parfois à laisser passer un message (« *Y'a plus de castor dans les bois (...)* *Bientôt y'aura que toi et moi* » sur *La Vie Sauvage* avec MC Putois à la prod.). Soit neuf plages alternant plaisir (électro) instrumental et humour (rappé / scandé) décalé (*La Joie*). **-FXD**

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be

© ALICE KHOL



Alice Khol

TEXTE : DIDIER STIERS



© ALEXANDRA BEYER

Elle a mis en images des morceaux de BRNS, Alek et Les Japonaises, Marc Melià, River Into Lake ou encore Shaka Shams. Réalisé deux documentaires. Et elle travaille actuellement sur un court-métrage de fiction ainsi qu'un clip pour Pierres. Petit tour au jardin d'Alice...

Et de deux ! Le VKRS, pour les intimes le Video Killed The Radio Star Festival, a décerné pour la deuxième fois un prix à Alice Khol. La première, c'était pour *Je mange du pain* d'Alek et Les Japonaises. Et là, cette année, le clip qu'elle a imaginé pour Shaka Shams et son *Balrog* a pareillement été salué. « C'est toujours encourageant, commente la Bruxelloise d'adoption. Ça montre que le travail plaît. Après, je ne m'inscris pas dans quantité de festivals, ce n'est donc pas comme si j'avais des clips multiprimés ou qui y font un parcours incroyable. Ça s'arrête souvent à la diffusion sur le Net ! ».

Écrire des images pour la musique, comme elle dit, la passionne. Alice Khol n'a pas fait d'études de cinéma mais suivi des cours du soir de photo, à l'école Agnès Varda. « La vidéo, j'ai appris en pratiquant, aussi... » Elle rit : « Mais je suis beaucoup moins geek que tous ces gars, et passer des heures sur des tutos YouTube, généralement, ça me fait ch... à mort ! Je sais que la 3D est très à la mode, mais ça m'étonnerait qu'un jour, je trouve la patience de m'y mettre. » Vous verrez donc très peu d'effets dans ses clips. Ses compétences sont ailleurs. « J'écris, je tourne et je monte. Quand on se limite à quelques aspects, on peut parfois

« Cette photo est tirée de *Tarot*, un court-métrage musical que j'ai réalisé pour *River Into Lake*. » Le pitch ? Découpé comme un tirage de Tarot, lit-on, ce court-métrage musical de 10 minutes également scénarisé par Alice, aborde à travers la danse des corps un instant de questionnement d'une jeune femme queer. « Il a été sélectionné au VKRS

et au BSFF (Brussels Short Film Festival, - ndlr), mais n'est pas encore sorti. » Si ça s'y prête, nous dit-elle encore, c'est une piste qu'elle aimerait explorer : moins d'images, plutôt une idée simple. La réalisatrice en est convaincue : si on veut faire un métier de création, on ne devrait pas se fixer de règles ni de limites !

creuser un peu plus. Et les contraintes poussent à rester créatif ! Je m'interdis certains thèmes que j'ai déjà abordés dans d'autres clips. Avec le tout dernier pour *Vaague* (Raakma, - ndlr), j'ai essayé de faire quelque chose de non narratif, ce qui m'est peu arrivé, et un seul plan. Parfois, je me dis que pour certains morceaux, moins d'images favorise l'écoute. »

Née à Grenoble, Alice Khol se souvient de la première fois où elle a vu un clip. « J'habitais dans les Hautes-Alpes. Nous n'avions que trois chaînes, je n'allais pas aux concerts, il n'y avait pas vraiment de vie culturelle dans mon village. Dans la vallée, chez des amis, alors que je devais avoir 6 ou 7 ans, sur M6, j'ai vu celui de Voyage, Voyage, je pense. » Elle rit : « Ça m'a frappé. Cette lumière, cette mise en scène... Après, j'ai commencé à faire des clips pour des amis, comme plein de gens. » Et l'intérêt pour la musique ? Venu à l'adolescence : « Par une amie qui m'avait fait découvrir PJ Harvey, Radiohead, Björk... Je me souviens d'émotions incroyables en écoutant Cocteau Twins, par exemple. » Elle philosophe : « Il y a de la musique pour tout, pour nous accompagner dans la vie. Chez beaucoup de gens, ce rapport à la musique s'en va après leur jeunesse. Moi, je n'ai jamais eu envie que ça passe ! »

Jules, en long, en large et en Travers

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

C'était un petit club de rien du tout, au 11 rue Traversière, dans le quartier du Jardin botanique à Bruxelles. À partir de 1978 et pour plus de vingt ans,

Avec sa porte en fer forgé et son grand volet souvent baissé, c'est une maison discrète dans une rue étroite de Saint-Josse, bien dans le style du quartier du Jardin botanique. Rien, même pas une enseigne lumineuse, ne laissait imaginer que là, dans ce qui est devenu un immeuble à appartements, se trouvait l'une des scènes les plus dynamiques de la place bruxelloise pendant plus de deux décennies : le Travers. Lieu de rencontre et d'émulation, il tirait son nom de la voie sur laquelle l'immeuble est situé, la rue Traversière.

Il y avait quelque chose de prédestiné dans cette idée que quelque chose de transversal allait s'y passer. Au départ, le 11 rue Traversière est une colocation de trois journalistes travaillant à Notre temps, sous-titré "le journal qui appartient à ses lecteurs". Une coopérative. Jules Imberechts, l'un des colocataires, est également délégué d'agent de change à la Bourse de Bruxelles : « Je gérais le marché au comptant pour certaines valeurs comme Canadian Petrofina, se souvient-il, je travaillais là de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, le reste était du temps libre ».

Quand le journal ferme, en 1978, Jules s'associe avec son coloc Philippe Vandermeulen pour ouvrir un bistrot et une maison de jeux. Non, pas un tripot roulette, plutôt genre échecs, bridge... À l'aube des années 80 – c'était il y a plus de quarante ans –, Bruxelles est un bouillon de culture, dont l'un des grands maîtres est Jo Dekmine, dénicheur de talents, connu pour avoir fondé le Théâtre 140, avenue Plasky, à Schaerbeek.

Ça se passe aux Halles

Quand, en 1963, il loue la salle paroissiale pour créer le 140, Dekmine (1931-2017) n'en est pas à son coup d'essai. Il s'était fait les dents sur plusieurs cabarets, dont L'Os à Moëlle, place Meiser, fondé en 1960 et plus ancien établissement bruxellois en activité. À partir de 1972, avec Philippe Grombeer (1946-2020), il participe aussi à faire des Halles de Schaerbeek ce qu'elles sont encore aujourd'hui.

« Les Halles, c'est toujours la fête, on y fait des feux près de vieux camions de pompier », se remémore Jules Imberechts qui, à côté de ses activités boursières et de son bistrot avec potes, y est pris comme bénévole. Le 1^{er} octobre 1978, au 13 de la rue

le Travers fut un des épicycles de l'activité jazz en Belgique, dans un esprit de liberté, de découvertes et d'ouverture quelque peu révolu.

Traversière, à côté de ce qui allait devenir le Travers, ouvre le Brussels Loft. Dans ce club, Philippe de Visscher, fan de jazz américain, programme l'Art Ensemble of Chicago, Archie Shepp quand ils ont un jour libre en tournée... « Ses concerts ne commencent jamais à l'heure et moi, je découvre un milieu farfelu. À 10 heures, il doit fermer son troquet et ils débarquent tous chez nous, à côté, avec leurs binious. Les premières jams commencent dès octobre 1978. »

À la faillite du Loft, en mars 1979, le Travers prend naturellement le relais de l'activité musicale : « Le premier vrai concert annoncé sera celui de Frankie Rose à la guitare et Vincent Penasse au saxophone, en duo, au printemps 1979 ». C'est le début d'une longue série de 7.000 concerts en 22 ans, le Travers devant fermer, le 9 septembre 2000, sous la pression du propriétaire voulant réaffecter les lieux.

1978 sur les chapeaux de roue

À bien des égards, l'année 1978 marque un formidable rebond de l'activité jazz en Belgique. C'est l'année où Daniel Sotiaux crée les disques Igloo. Au même moment, l'association des jazzmen belges, Les Lundis d'Hortense, lancent leur propre étiquette, LDH, qui publiera quelques 33 tours avant de fusionner avec Igloo. À ses débuts, le Travers n'avait rien d'un club de jazz : « Des choses invouables vont passer dans ce lieu, du théâtre, de la chanson, des happenings, des gens complètement fous, le Magic Land Théâtre... Avec les premiers concerts, je découvre une musique dont je n'ai que faire, mais les musiciens sont balèses ».

« Et surtout, je ne sais quoi programmer, avoue Jules Imberechts, comme je n'y connais rien, plutôt que de me tromper, je dis oui à tout le monde, d'où cet esprit d'ouverture et de liberté du Travers. À partir de 1982, on est devant de belles grosses pertes. Le lieu est tout petit et n'a pas encore d'image. D'après mon comptable, il n'y a qu'une solution : ouvrir tous les jours ! ». À l'époque, Jules est entouré d'une petite bande de musiciens : les guitaristes Pierre Van Dormael et Bernard Dossin, le saxophoniste Bernard Loncheval, le batteur Philippe Mober. Chacun prend en charge un jour de programmation.

À partir de 1982, il y a donc des concerts tous les soirs au Travers, « avec personne au début, mais tout le monde commence



©GUIDO MARCON

Jules Imborechts, à la fin des années 70.

à venir jouer. Pour la jam du lundi, il a parfois fallu mettre des tables dehors!». Jammer, faire le bœuf pour les Français, est un élément clé de la pratique du jazz, à l'époque où les académies et conservatoires lui étaient fermées. Dans ces moments de rencontres souvent impromptues, on improvise, on se défie, on expérimente des formules; des idées d'arrangement ou des esquisses de mélodie peuvent surgir. La scène du Travers devient un lieu phare. Jules y présente les concerts en veste et nœud papillon, conservés de sa journée à la Bourse.

Los músicos de Miles Davis

Désormais, on voit défiler au Travers les musiciens de Miles Davis ou des frères Brecker après leur concert: Mike Stern, Marcus Miller, Bill Evans (le saxophoniste). Jaco Pastorius, Bobby Mc Ferrin sont aussi passé par là, mais sans jammer. Entre-temps, l'activité s'emballe, Jules Imborechts est associé avec Jean-Michel De Bie lors de la création de Jazztronaut, une agence de concerts. Dans la foulée, le Travers organise le concert de... Miles Davis au Cirque Royal, le 25 avril 1983.

En réalité, c'est un peu tout qui s'emballe à cette époque-là à Bruxelles. En 1980, André Dael a ouvert le Bloomdido, près de la place Saint-Géry et organise de grands concerts: Sun Ra Arkestra, Gary Burton... Il tiendra jusqu'en 1984, avant de retourner à ses activités de graphiste pour la plupart des producteurs de concerts, dont il réalise les affiches.

1984, c'est aussi l'ouverture, en tant que centre culturel, du Botanique, à deux pas du Travers et du Cirque Royal. «C'était une institution extrêmement méprisante par rapport au quartier et aux petits établissements comme le mien ou de Jo Dekmine, malgré son énorme aura culturelle», se rappelle un Jules qu'il convient désormais d'appeler Jules du Travers – une particule qui en vaut bien d'autres.

Des peintures internationales passent au Travers, comme Hermeto Pascoal qui y fera trois sets avant d'être produit, par le Travers, à l'Ancienne Belgique, une salle à la mesure du succès du multi-instrumentiste brésilien. «LAB était très ouverte à accueillir les concerts que je proposais, elle était très active, alors que les Francophones me piquaient mes idées.»

Émulation plus que concurrence

Après le Pol's Jazz Club, rue de Stassart, Pol Lenders, personnage bruxellois haut en couleur, inaugure le Bierodrome, place Fernand Cocq. Puis c'est au tour du Sounds d'ouvrir, rue de la Tulipe, sous la houlette de Sergio Duvelloni. Une concurrence? Pas vraiment: «S'il n'y avait pas eu le Sounds, j'aurais eu 10% de clientèle en moins au Travers. Au départ, la clientèle peut diminuer légèrement, à cause de la curiosité, et puis la dynamique amenée par les nouveaux clubs amène du public dans les anciens. Quand le Brussels Jazz Club¹ a fermé Grand-Place, on a perdu des gens, alors que ce n'était pas la même fréquentation».

«Chaque fois qu'un truc ouvrait, il y avait une sorte d'émulation, résume Jules du Travers, je le vois ici aussi, à Sart-Risbart.» Oui, parce que l'histoire du Travers ne s'est pas arrêtée avec la fermeture du lieu, rue Traversière. Jules a ensuite réalisé la programmation jazz du Théâtre Marni, à Ixelles, tout en créant, suite à une fête des voisins qui a pris de l'ampleur, un festival – Les Sentiers de Sart-Risbart² – et une saison de spectacles pluridisciplinaires chez lui, dans la métairie de sa grand-mère paternelle.

Dans le village brabançon de la commune d'Incourt, il applique les principes de toujours. «C'est vraiment Jo Dekmine qui m'a appris à aller regarder ailleurs. Déjà à l'époque, il se battait pour l'ouverture aux autres, aux Flamands notamment. C'est lui qui m'a ouvert les yeux sur des pratiques théâtrales et culturelles, sur son intégration dans le quartier de Schaerbeek. Lui et Philippe Grombeer, ce sont des gens qui avaient l'esprit de la Ferme V³, l'esprit garage, l'esprit quartier, poursuit-il. Bien sûr, je programme parce que j'ai envie de séduire un public. Il ne s'agit pourtant pas seulement de donner envie, il faut aussi convaincre, et convaincre de revenir.»

1. Situé en sous-sol à la Grand-Place, le Brussels Jazz Club était très sélect et accueillait des musiciens comme Art Blakey et son Jazz Messengers, Dexter Gordon, etc.

2. Le festival Les Sentiers de Sart-Risbart et la saison Les Rendez-vous de Sart-Risbart sont organisés par Travers Emotion, www.travers.bo

3. Situé au 213 chaussée de Roodobok à Woluwe-Saint-Lambert, la Ferme V est connue pour avoir organisé des concerts d'anthologie, dont la première venue de Genesis sur le continent européen, le 7 mars 1971.

La New Wave of Belgian Jazz, phénomène unique en Europe

TEXTE : AUBRY TOURIEL

Apparu il y a entre 5 et 7 ans, le mouvement New Wave of Belgian Jazz influence la scène européenne

« **C**a m'a frappé de voir à quel point le jazz est une scène très conviviale, accessible à tous, lance Mik Torfs, directeur artistique de la plateforme JazzLab créée en 1993. À la fin de leur concert, les plus grands noms du jazz vont boire un verre au bar et commencent à parler avec les gens du public. »

Issu du monde de la musique classique, Mik Torfs se rappelle ses débuts il y a 15 ans pour JazzLab, une organisation qui accompagne les nouveaux talents : « Ma première tournée pour JazzLab était avec Jef Neve. On sentait qu'il allait percer, il reste pourtant très sympathique, modeste, avec les pieds sur terre. »

Au fur et à mesure des années 2000, le pianiste originaire de Turnhout est devenu une référence dans l'alliance de jazz, musique classique et pop. Avec le Jef Neve Trio, il s'est produit aux quatre coins du monde, du Danemark à l'Australie, du Canada au Japon. « Jef Neve a une place importante dans la scène de jazz belge. Il attire un public qui n'aurait jamais écouté de jazz autrement », relève Peter De Backer, journaliste spécialisé dans le jazz pour De Standaard.

Des cafés aux centros culturels

Exporté des États-Unis, le jazz est arrivé au début du 20^e siècle. Django Reinhardt, Philip Catherine, Toots Thielemans... des grands noms du jazz sont nés en Belgique. Les big bands étaient très populaires dans les années 40-60, le service public audiovisuel BRT avait même son propre groupe.

Fin des années 80-début 90, un nouveau mouvement voit le jour. Il est principalement actif à Bruxelles ainsi qu'à Gand et à Anvers. Le directeur artistique de JazzLab cite quelques noms en vogue à l'époque : le trompettiste Laurent Blondiau, le saxophoniste Jeroen Van Herzele ou le pianiste Kris Defoort ainsi que des groupes comme Aka Moon ou le Brussels Jazz Orchestra.

grâce à ses musicien·nes talentueux, rois de l'expérimentation. Larsen fait le tour d'horizon.

« Quand JazzLab a été créé il y a près de 30 ans, on allait écouter du jazz dans les cafés, une clope au bec, un verre à la main. Les artistes étaient mal payés et jouaient dans de mauvaises conditions. L'objectif de JazzLab était d'offrir la possibilité aux groupes de jazz de se produire sur des scènes professionnelles », explique Mik Torfs.

En parallèle, les conservatoires de Gand et d'Anvers ont commencé à proposer des formations en jazz, un changement fondamental selon Peter De Backer : « Il n'y avait pas de formation de jazz avant, tu devais te lancer comme autodidacte si tu voulais devenir musicien de jazz. Il y a d'ailleurs actuellement de plus en plus de cursus. »

« Le jazz est devenu un bien commun. La scène s'est professionnalisée. Les musiciens jouent encore dans les cafés pour le plaisir, mais beaucoup moins qu'avant », surenchérit Mik Torfs.

New Wave of Belgian jazz!

Après l'époque de Laurent Blondiau et consort, Jef Neve, le batteur Teun Verbruggen et l'accordéoniste Tuur Florizoone marqueront une entre-période. Et puis, un séisme fait trembler la scène jazz belge : pop/rock, electronica, musique du monde... Les artistes de cette nouvelle vague mélangent les codes.

Son nom ? The New Wave of Belgian Jazz. L'appellation a été empruntée au légendaire slogan que l'on retrouvait systématiquement sur les élégantes pochettes du label novateur Impulse! qui a fait fureur avec John Coltrane dans les années 60 : The New Wave of Jazz Is On Impulse!

« Ça s'est fait un peu par hasard, une vague de musiciens talentueux ont étudié ensemble au Conservatoire de Gand. Ils ont complètement renouvelé la scène du jazz et jouent dans des festivals électro ou rock ainsi que dans des théâtres. Ils se disséminent partout », raconte Mik Torfs.

La New Wave of Belgian Jazz, plus moderne et expérimentale, est une scène en plein essor, confirme le journaliste mélomane

● Où aller écouter un concert de jazz en Flandre ?

Les centres culturels sont friands de concerts de jazz :

Nona (Malines) /
Raap (Ostende - Brugge) /
De Casino (Saint-Nicolas) /
3OCC (Louvain) /
CC Muzo (Housden - Holder) /
Handelsbours (Gand) /
Rataplan (Anvers) /
De Bijloke (Gand)

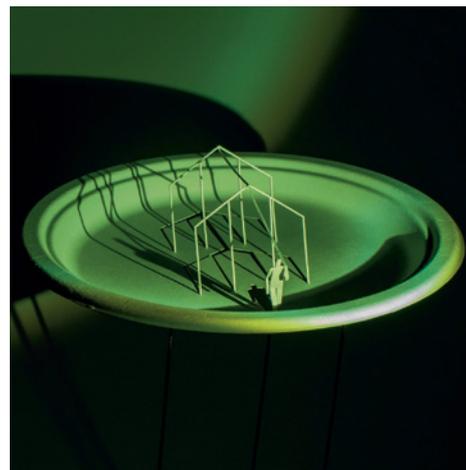
● Vous préférez les festivals ?

Gent Jazz (Gand) /
Jazz Middelheim (Anvers)

● Une adresse pour retrouver les principaux concerts de jazz :
jazzinbelgium.com



Black Flower, Magma, Sdban Ultra (2022)



Anti-Panopticon, Channelling The Flood (2020)

du Standaard : « En 2014, Nordmann a par exemple remporté la deuxième place du prix Humo's Rock Rally alors que c'est un groupe de jazz-rock. Il a également joué au Pukkelpop. »

Le quintet Black Flower propose quant à lui un voyage atmosphérique et planant avec ses envolées de flûte, tempos groovy, sonorités de l'Éthiopie.

Le charismatique leader de dEUS s'associe notamment au saxophoniste Robin Verheyen, prodigieux musicien belge émigré à New York pour constituer TaxiWars, un quartet dont la musique bouillonnante et énergisante carbure au rock, au funk et au punk. Sans oublier, la tromboniste Nabou Claerhout et le trio de jazz électroacoustique De Beren Gieren.

Lennert Baerts, le Thibaut Courtois du jazz

Lennert Baerts fait aussi partie de cette nouvelle vague. Et son histoire est plutôt atypique. En mars 2014, alors deuxième gardien du RC Genk (ancien club de Thibaut Courtois), il se blesse pendant l'échauffement d'un match contre Anderlecht. Le verdict du chirurgien est sans appel : fini le sport de haut niveau pour ce footballeur prometteur.

Passionné de musique, il troque alors le ballon pour le saxophone. Il s'inscrit à l'examen d'entrée pour le Conservatoire d'Anvers. Lors de ses études, il a pu collaborer avec le trompettiste américain Ambrose Akinmusire et s'est produit avec lui au festival américain Jazz Middelheim en 2019.

Lennert Baerts joue au sein du quartet Anti-Panopticon, un groupe que Peter De Backer a eu la joie de voir récemment en concert : « C'était phénoménal. C'est du jazz acoustique moderne en mode quartet classique, ça m'a fait penser à Branford Marsalis. »

« En Wallonie, on est jaloux de la Flandre »

Même si la New Wave of Belgian Jazz est belge, le mouvement a débuté en Flandre. « Il y a quelques années, la scène flamande

s'est créé une réputation en misant sur le caractère expérimental, notamment en raison des programmes plus avant-gardistes dans les conservatoires de Gand et d'Anvers. Certains artistes wallons commencent à prendre le pas », témoigne Mik Torfs.

Jusque dans les années 90, il y avait une seule scène belge, se rappelle le directeur artistique : « Tous les musiciens de jazz flamands connaissaient les wallons et vice versa. Ces dernières années, on connaît surtout les artistes flamands, même si la scène bruxelloise regagne en force. »

Les différentes réformes de l'État ne sont pas étrangères à cette évolution, d'après Mik Torfs : « Les ministres en charge de la culture ont une autre vision. Le budget et les ambitions sont différents. On le voit sur le terrain. En Wallonie, on est jaloux de la Flandre. On reçoit plus de financement dans le secteur culturel flamand. Et tout comme en danse et au théâtre, le cliché veut que le jazz en Flandre expérimente plus. »

Les moyens financiers sont donc plus importants en Flandre et les managers de groupes peuvent aussi recevoir des subsides. Aubergine Management, Inside Jazz Management bénéficient par exemple de soutien pour promouvoir les artistes à l'international.

Malgré tout, les organisations francophones et néerlandophones continuent à se serrer les coudes. Les francophones des Lundis d'Hortense et les flamands de JazzLab organisent des tournées de groupe de jazz belges et collaborent à l'organisation du Belgian Jazz Meeting, trois jours destinés à attirer des programmeurs internationaux.

Mik Torfs conclut : « Le jazz belge jouit d'une bonne réputation en Europe. La professionnalisation a fonctionné. La New Wave of Belgian jazz est un phénomène unique en Europe. Les dernières décennies, on a vu une forte influence des musiciens scandinaves. Ces derniers temps, c'est au tour des Belges. »



© DR

Nikitch et Kuna Maze

Back & Forth est le deuxième album collaboratif entre Nicolas Morant (aka Nikitch) et Édouard Gilbert (aka Kuna Maze), deux producteurs français dont l'un a posé ses valises à Bruxelles. Un disque où les percussions électroniques se fondent dans un jazz cosmique.

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Si Kuna Maze s'est installé à Bruxelles, c'est parce qu'il suivait « la scène beat locale qui avait l'air de pas mal bouger avec Lefto, Le Motel avant qu'il ne bosse avec Roméo Elvis, LGTL... Quand j'ai découvert la ville, j'ai décidé d'y rester. Lefto a clairement eu une influence sur mon parcours, même si aujourd'hui, je fais une musique différente ». Le duo s'est rencontré au Conservatoire de Lyon, section jazz. C'est la scène beat de Los Angeles (Flying Lotus, The Gaslamp Killer...) qui les a d'abord rapprochés. Mais s'il faut citer deux artistes qui ont nourri leur travail en commun, Édouard cite en premier lieu le groupe Azymuth : « Un trio brésilien des années 70 qui mélange jazz et funk à la Herbie Hancock avec ce côté samba en plus. On écoute beaucoup. C'est un groupe qui a vraiment nourri le côté jazz de notre musique. On ne se lasse jamais d'y revenir. Les gars doivent avoir 70 ans, mais ils continuent à tourner et sortir des trucs ». Le titre *Sauce Brazil* sur *Back & Forth* peut être entendu comme un clin d'œil à Azymuth.

Autre grosse influence du duo, le producteur anglais IG Culture : « C'est un des pionniers de la scène broken beat, une scène musicale née à Londres dans les années 90-2000 qui mixait hip-hop, house et acid jazz. On a beaucoup écouté ce qu'il a fait à l'époque et encore ce qu'il fait aujourd'hui. Il y a deux ans, il a sorti un double album sous le nom *Likwid Continual Space Motion*, entre jazz et beat music. C'est un peu barré, mais on aime beaucoup. C'est par le broken beat qu'on est allé vers la house, des trucs comme *Moodymann* et la house de Detroit, des trucs plus garage aussi. *Moodymann*, c'est aussi quelqu'un de très important pour nous. C'est clairement une grosse influence ».



Azymuth est un groupe de jazz-funk brésilien fondé en 1973. Trio devenu duo à la mort du pianiste Zé Roberto en 2012, le groupe continue de tourner. Il a sorti la plupart de ses disques en Europe, sur des labels britanniques (Milestone, Far Out) et a même obtenu un hit au début des années 80 avec *Jazz Carnival*. Ils décrivent eux-mêmes leur musique comme de la "Samba Doi-do", c'est-à-dire "Samba folle".



©SAMUEL CARNOT

La Muerte

Les Bruxellois boucleront l'année avec un nouvel album. Intitulé *Sortilegia*, il sortira le 2 novembre sur Consouling Sounds (Amenra, Wiegedood...). Autre disque millésimé 2022 : en juin, un label américain s'intéressait à leur version de *Headhunter* (concoctée en 2017 avec Front 242 à l'occasion du Record Store Day), pour en tirer un disque de remixes et autres covers inédites. La Muerte et Front ? C'est une vieille histoire !

TEXTE : DIDIER STIERS

Impossible pour Didier Moens de se souvenir de sa première rencontre avec les gens de Front 242 en tant que groupe. Un peu comme s'ils avaient toujours été là, dit-il... Ce dont le guitariste de La Muerte est sûr par contre, outre de partager avec eux la même éthique de travail, c'est de les avoir croisés bien avant qu'ils ne deviennent ensemble les inventeurs de l'EBM. « À l'époque, Daniel (Daniel Bressanutti, alias Daniel B., - ndlr) travaillait chez Hill's Music où j'achetais mes cordes. Il m'avait à la bonne. Je pense qu'il était encore occupé avec *Prothèse* et il me montrait ce qu'il faisait, avec son matériel qu'il avait installé dans un coin du magasin. Quant à Richard (Richard Jonckheere aka Richard 23, - ndlr), il avait monté un projet avec un pote à moi, Phiphi, qui a été roadie pour La Muerte pendant des années. Mais il n'était pas encore dans Front, donc ça remonte aussi au Moyen-Âge ! » Pour le reste, trop compliqué de se remémorer le premier concert de Front 242 auquel il a pu assister ! À la maison des jeunes de Ganshoren ? Lors d'un festival à Braine-le-Comte, comme le suggère Madame, qui a une mémoire d'éléphant (sic). Allez savoir ! « Je n'arrive pas à remonter dans le temps aussi loin, je crois que c'est un peu foutu ! Mais on a joué l'une ou l'autre fois ensemble. » L'occasion la plus mémorable ? « C'est évidemment le concert à la Gaité pour Rox Box ! » Pour le compte de l'émission présentée sur la RTBF par Ray Cokes, entre 1982 et 1986, on filmait des doubles concerts belges. « Avec Front, ça traînait parce qu'ils ne voulaient pas qu'on leur impose une première partie. Ils voulaient que ce soit nous. Au bout du bras de fer, Daniel leur a dit que ce serait nous ou rien. Et Rox Box a plié, au grand dam de Ray Cokes qui nous détestait clairement ! C'est donc grâce à Front 242 qu'on a fait cette émission et qu'on a sorti Peep show parce que c'était enregistré en multipistes et qu'on a pu récupérer les bandes. » L'EP sort en 1986, comprenant à côté de ce live *Lucifer Sam* repris de Pink Floyd, 976.2626, *Evil Land*, *Motor Gang* ainsi que *Blues*, *Heaven or Hell*. Une aubaine : « Aujourd'hui, c'est encore facile, mais à l'époque, on n'aurait pas pu se payer un enregistrement multitracks. Il fallait un studio mobile comme celui qu'il y avait à l'extérieur de la Gaité, on enregistrerait tout sur bandes. Ça coûtait une blinde, mais là, ça nous a juste coûté les bandes ! »



 www.amplo.be

TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif.

**WE'VE GOT
YOUR BACK**

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

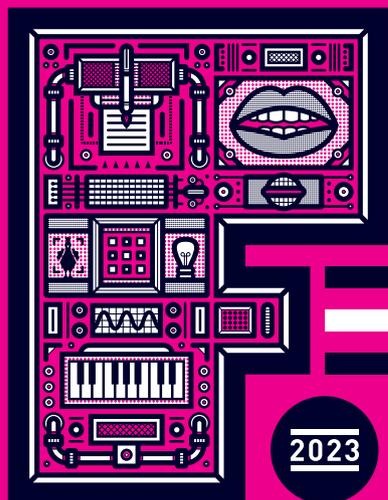
Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

**DU
DANS
LE
TEXTE**



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

**INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU
9 DÉCEMBRE 2022**

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFOS: +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

jam.
FEDERATION

LE SOIR

moustique

BOTANIQUE



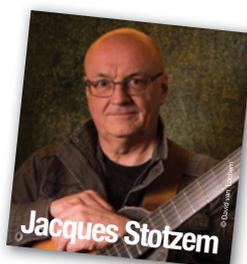
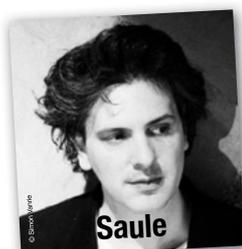
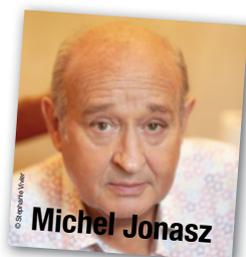
REGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

VIVEZ LA MUSIQUE AU WHALL ! - SAISON 22/23

RÉSERVEZ SUR WHALL.BE 24H/24 - BILLETTERIE : 02/435 59 99



... ET BIEN D'AUTRES ARTISTES ENCORE !

W:Hall

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL
Réservation : info@whall.be - Tél. : 02 435 59 99 - billetterie@whall.be

